



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Témoignage de Paul Halter : une analyse critique

Sarah Timperman
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Décembre 2025

Introduction

À mesure que disparaissent les derniers témoins directs de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, une question se pose avec toujours plus d'acuité : comment continuer à transmettre une mémoire qui s'est longtemps appuyée sur des rencontres directes ? Les témoignages filmés apparaissent désormais comme une ressource incontournable, que ce soit pour la recherche historique ou pour la transmission mémorielle. Ils permettent de conserver non seulement le récit des survivants, mais aussi leur manière singulière de dire l'indicible, à travers leurs mots, leurs gestes, leurs silences... Ces archives audiovisuelles sont appelées à devenir, par la force des choses, un outil essentiel pour toutes les personnes investies dans le travail de mémoire.

Cependant, cette transition impose de la vigilance. Les témoignages filmés ne sont pas des objets neutres : ils résultent d'un cadre, d'un questionnement, parfois d'un montage. Ils portent la subjectivité du témoin, mais aussi celle de l'intervieweur et du dispositif. Leur usage devra se faire selon une analyse critique rigoureuse : comprendre le contexte de production de ces récits, identifier leurs limites, distinguer l'émotion de l'interprétation. Cette démarche n'a pas pour objet de relativiser la parole des survivants, mais au contraire d'en garantir la justesse et la portée historique.

Réaliser une analyse critique du témoignage de Paul Halter nous semble, dans ce cadre, opportun à plus d'un titre. D'une part, parce que ce témoin, rescapé d'Auschwitz, est une figure importante de notre institution. En effet, il a créé la Fondation Auschwitz en 1980 et en a été le président jusqu'à son décès en 2013. Par ailleurs, ce témoignage nous paraît intéressant en particulier, car il permet d'appréhender une double expérience :

celle de résistant et celle de déporté juif. Or ces deux figures se sont parfois retrouvées en concurrence dans les récits historiques et mémoriels de l'après-guerre. Il nous paraît important de le souligner lorsque l'on réfléchit à la transmission de ce passé aux générations à venir. Par ailleurs, ces récits constituent une mine d'informations sur l'intégration en Belgique des immigrés de l'entre-deux-guerres – pour la plupart originaires d'Europe de l'Est – et sur les processus de reconstruction d'après-guerre : comment surmonter les traumatismes, quels réseaux de solidarité ont joué, etc.

Nous évoquerons le vécu de Paul Halter depuis son enfance jusqu'à son retour de déportation en mettant l'accent sur la dimension belge de son expérience (Résistance et persécution des Juifs en Belgique) et le camp de Fürstengrube, camp satellite d'Auschwitz où il a passé la totalité de sa détention. Les généralités sur la déportation ou la vie concentrationnaire – comme les appels, le *Revier*, la hiérarchie dans les camps, etc. – seront moins développées, car on peut les retrouver de manière transversale dans beaucoup d'autres témoignages.

Avant de nous plonger dans le témoignage de Paul Halter, il nous semble opportun de rappeler dans quel cadre il a été enregistré et dans quelles circonstances la Fondation Auschwitz a été amenée à intégrer un projet international, celui de l'Université de Yale, baptisé *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies*. En tant qu'antenne belge, la Fondation Auschwitz a entamé son programme d'enregistrements en 1992. Bien que ce projet fût figure de précurseur à l'époque en Belgique, il est à noter que notre pays avait déjà connu des entreprises de recueil de témoignages de rescapés de la Shoah. En effet, dès le lendemain de la guerre, des victimes – notamment juives – de la criminalité nazie sont entendues à des fins judiciaires ou administratives. Par la suite, les premières campagnes de récolte de témoignages ont été menées dans les années 1950-1960, mais elles visaient surtout à éclairer les grandes figures de la Résistance ; ce sont donc surtout des résistants juifs ou des Juifs résistants qui ont été interviewés¹, la place des rescapés de la déportation raciale dans le discours social sur la guerre n'étant alors pas reconnue.

¹ Une des premières opérations de récolte d'envergure date de 1955-1957. Elle émane de la *Wiener Library* de Londres qui a dépêché des intervieweurs en Belgique pour récolter des témoignages sur le sort des Juifs en Belgique occupée. Le projet rassemble essentiellement des témoignages en lien avec la Résistance en Belgique. Les témoignages de Juifs de Belgique recueillis dans les années 1960 par le *Centre*

Le procès Eichmann à Jérusalem en 1961 sera le moment où la figure du survivant de la Shoah en tant que témoin va émerger et apparaître comme le détenteur d'une part de la vérité historique. En Belgique, comme ailleurs dans les années 1970-1980, l'intérêt pour les victimes juives du nazisme se développe. Cet intérêt sera amplifié par le procès de Kiel en 1980 contre les responsables allemands de la déportation en Belgique². Les témoignages des rescapés y jouent un rôle prépondérant et le procès bénéficie d'une large attention médiatique en Belgique.

Dans les années 1980, l'histoire orale commence à entrer dans le champ historique et différentes initiatives voient le jour pour récolter des témoignages de rescapés des camps³. Mais jusqu'au début des années 1990, il n'y a pas de campagne systématique et continue de collecte de témoignages de survivants de la Shoah. Chaque entreprise était liée à une recherche ponctuelle ou à un projet déterminé. En revanche, aux États-Unis, des campagnes organisées ont vu le jour comme celle qui émane de l'Université de Yale à travers le *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies* créé en 1981. Le projet de Yale s'est rapidement déployé un peu partout aux États-Unis et internationalisé. Des antennes sont mises sur pied dans plusieurs pays d'Europe et notamment en Belgique où ce sera la Fondation Auschwitz, à Bruxelles, qui à partir de 1992 servira de relais à ce projet. Lorsqu'elle intègre le projet Fortunoff au début des années 1990, celle-ci dispose déjà d'un fonds d'enregistrements de témoignages de rescapés sur cassettes audio (une cinquantaine d'enregistrements réalisés entre 1985 et 1992)⁴. À ce moment, les institutions s'occupant de l'histoire et de la mémoire de la Shoah ne sont pas nombreuses en Belgique. Le Musée juif de la Déportation et de la Résistance (future Kazerne Dossin) n'ouvrira ses portes que trois ans plus tard. Elle mènera elle aussi par

national des Hautes Études juives de Bruxelles ou le département d'histoire orale de l'Université hébraïque de Jérusalem se font dans la même optique.

² Actions menées contre le chef de la *Sipo-SD* à Bruxelles, Ernst Ehlers et son subalterne Kurt Asche, *Judenreferent* ayant en charge la déportation des Juifs et des Tsiganes. Ernst Ehlers se suicidera un mois et demi avant l'ouverture du procès à Kiel en 1980.

³ Ceux-ci émanent principalement du *Centre d'Étude et de recherche historique de la Seconde Guerre mondiale* (actuel *CegeSoma*), du *Centre national d'études juives*, devenu *Institut d'Études du judaïsme* ou de chercheurs et historiens pour leurs propres projets.

⁴ Pour l'histoire de la Fondation Auschwitz, voir Sarah Timperman, « De l'Amicale des ex-prisonniers politiques de Silésie à la Fondation Auschwitz : constructions de mémoires en Belgique », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, numéro 125, 2017, p. 120-131. Une version plus exhaustive existe en ligne sur <https://auschwitz.be/images/expertises/2016-timperman-amicale-etude.pdf>

la suite – comme d’autres institutions ou associations créées dans le courant des années 1990 – des campagnes d’enregistrements de témoignages.

Pour mener à bien ce projet, la Fondation obtient la collaboration de *l’Université libre de Bruxelles* (ULB) qui met à disposition son centre audiovisuel. Il s’agissait de la première campagne en Belgique à utiliser la vidéo. La première interview est enregistrée le 20 mars 1992. À partir de 1998, la Fondation Auschwitz acquerra son propre matériel audiovisuel afin de pouvoir interviewer le témoin à son domicile.

Cette première série d’interviews réalisée à l’ULB de 1992 à 1998 comptera 144 enregistrements. Elle fera, en outre, l’objet d’une thèse de doctorat en histoire contemporaine intitulée « *L’historien, la parole des gens et l’écriture de l’histoire. L’exemple d’un fonds de témoignages audiovisuels de survivants des camps nazis* » défendue dans cette même université en 2004⁵.

Se démarquant des autres antennes du Fortunoff, la Fondation Auschwitz a fait le choix de recueillir la mémoire des rescapés de tous les camps de concentration et centres d’extermination nazis afin de saisir la criminalité nationale-socialiste dans son ensemble et de ne pas se limiter aux seules victimes juives. Le fonds est ainsi constitué des trois grands types de témoignages de la déportation qui renvoient à trois types de mémoire : la mémoire communautaire juive, la mémoire antifasciste et la mémoire patriotique⁶.

À ce jour (décembre 2025), la Fondation Auschwitz a collecté 275 témoignages. À l’origine, il s’agissait quasi exclusivement de rescapés des camps – Juifs et non-Juifs. Les entretiens se sont ensuite progressivement ouverts à d’autres catégories de survivants comme des résistants non déportés et surtout d’anciens enfants juifs cachés.

⁵ Hélène Wallenborn, *L’historien, la parole des gens et l’écriture de l’histoire. L’exemple d’un fonds de témoignages audiovisuels de survivants des camps nazis*. Thèse de doctorat présentée sous la direction de Jean-Philippe Schreiber, Philosophie et Lettres, orientation Histoire, Université libre de Bruxelles, année académique 2003-2004.

⁶ Sur cette question, voir notamment Jean-Michel Chaumont, *La concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997 et Pieter Lagrou, *Mémoire patriotique et occupation nazie*, Bruxelles, Complexe, 2003 ; Hélène Wallenborn, *L’historien, la parole des gens et l’écriture de l’histoire : Le témoignage à l’aube du XXI^e siècle*, Charleroi, Labor, « Histoire », 2006, 195 p.

Cadre de l'interview de Paul Halter

L'interview de Paul Halter a été réalisée le 2 juin 1992. C'est un des premiers enregistrements, le onzième précisément, mené par la Fondation Auschwitz dans le cadre de son programme audiovisuel. Il est à noter que les premiers témoins interviewés étaient des membres



impliqués dans les activités de la Fondation, qui participaient au voyage annuel à Auschwitz, témoignaient dans les écoles, avaient déjà été interviewés en audio, etc. Ils étaient donc plutôt à l'aise dans leur rôle de témoin et assez informés. Ce qui n'est pas représentatif de ce que seront par la suite la grande majorité des témoins dont certains ont parlé de leur expérience pour la première fois (et parfois la seule) devant notre caméra.

L'interview de Paul Halter est menée par Yannis Thanassekos, directeur de la Fondation Auschwitz (1980-2010) et Jean-Michel Chaumont, docteur en sociologie et philosophie, chercheur de l'Université catholique de Louvain et à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris. Ce dernier a collaboré avec la Fondation Auschwitz dans les années 1990, notamment dans le cadre de sa thèse sur les enjeux sociaux de la mémoire de la Shoah⁷. Yannis Thanassekos est quant à lui licencié en sociologie et collaborateur scientifique à l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles.

L'interview est menée selon les protocoles de Yale dont la philosophie est de (re)donner la parole aux témoins et d'offrir un espace aux rescapés. L'entretien n'est donc, en théorie, pas uniquement une enquête de type historique. Les intervieweurs doivent être aussi neutres que possible, ne doivent ni commenter ni rectifier les propos du témoin. L'interview est de type semi-directif – les intervieweurs peuvent relancer le témoin par des questions, mais le témoin est libre d'aborder les thèmes qu'il souhaite – et illimitée

⁷ Jean-Michel Chaumont soutiendra sa thèse en 1995 : « Connaissance ou reconnaissance ? : les enjeux du débat sur la singularité de la Shoah », thèse de doctorat en sociologie, École des hautes études en sciences sociales de Paris.

dans la durée ; ce qui les rend relativement longues (en moyenne cinq heures environ). Celle de Paul Halter a une durée de 3 h 30 et est divisée en quatre parties (fichiers 1 à 4) correspondant à la durée des cassettes Betacam utilisées. Elle s'est donc déroulée d'une traite dans le studio de l'ULB avec l'aide de l'équipe technique du centre audiovisuel (un cameraman et un ingénieur son).

Une remarque essentielle s'impose d'emblée. Les premières interviews, dont celle de Paul Halter, contiennent un biais important puisque l'interviewé et les intervieweurs se connaissent. Nous avons ici le président de la Fondation Auschwitz interviewé par le directeur de la même institution. Sans aucun doute, cela a eu des conséquences, a minima, sur la neutralité de l'intervieweur, tout comme cela a pu générer une retenue de l'interviewé à exprimer certains aspects de son expérience, ou à les présenter d'une certaine façon face à des personnes qu'il côtoie au quotidien.

Ces premières interviews de témoins impliqués à la Fondation ont permis néanmoins de « se faire la main » avant de se lancer dans une collecte plus systématique. Au fur et à mesure des enregistrements, les intervieweurs se perfectionneront dans la technique de l'entretien et acquerront une meilleure connaissance des événements. En 1994, une personne sera engagée pour s'occuper exclusivement du programme d'enregistrement audiovisuel de témoignages.

Quelques thèmes abordés par Paul Halter dans son témoignage

Immigration juive

« Mes parents ont quitté la Pologne avant la guerre 14-18 pour aller s'installer en Suisse où mon père s'est perfectionné dans le métier qu'il possédait c'est-à-dire l'horlogerie. Il a travaillé là dans à peu près toutes les grandes fabriques d'horlogerie suisses. Pour terminer à Genève d'où ils ont décidé... je crois qu'ils ont dû quitter Genève pour des raisons politiques. Ils se réunissaient à Genève avant la révolution russe. Et ça les a marqués et ils ont été en quelque sorte plus ou moins poussés hors de Suisse. Et ils ont dû quitter... enfin d'après ce que j'ai compris. Je n'ai jamais éclairci ce problème. »⁸

Joseph Halter et Rywka Horowitz, les parents de Paul Halter sont originaires de Varsovie où ils se sont mariés en 1911. Joseph y exerce la profession d'horloger. À cette époque, cette partie de la Pologne appartient à l'Empire russe dans lequel la situation des Juifs est peu enviable. L'antisémitisme y est largement répandu et, dans l'armée russe, les conscrits juifs font l'objet d'un traitement particulièrement dur. S'ajoute à cela une industrialisation massive qui a amené une grande paupérisation au sein de la population juive qui vit la plupart du temps de l'artisanat. Ces conditions de vie difficiles et l'absence de toute perspective sont sans doute parmi les raisons qui ont poussé le jeune couple, comme tant d'autres Juifs de ces régions, à émigrer. Parmi les pays de destination, il y a notamment la Belgique qui connaît depuis la fin du XIX^e siècle une première vague d'immigration juive venant de l'Empire russe et de Galicie. Rywka et Joseph Halter vont en revanche choisir de s'établir en Suisse où ils ont quelques connaissances liées à la profession de Joseph. Ils quittent Varsovie peu avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Dans son interview, Paul Halter n'évoque pratiquement pas la vie de ses parents en Pologne, parle très peu de leur passage en Suisse et à peine de sa propre enfance en Belgique. Comme si – et c'est caractéristique des premières interviews que nous avons

⁸ [Fichier 1_00 :02 :05 - 00 :02 :57].

récoltées dans les années 1990 – tout ce qui ne concerne pas la période de guerre est secondaire. Et ce même si, dès l'origine, les interviews étaient présentées aux témoins comme des récits de vie devant couvrir leur existence avant, pendant et après leur déportation.

Avec le temps, parler de ses parents et de son enfance apparaîtra plus légitime à Paul Halter. Dans ses mémoires qu'il publiera une dizaine d'années plus tard, en 2004, il s'autorisera à donner plus de détails sur cette période⁹. On y apprend davantage sur les raisons qui ont poussé ses parents à quitter Varsovie. Joseph Halter est fils d'un imprimeur varsovien qui édite notamment un journal du Bund, le mouvement révolutionnaire ouvrier juif. Joseph est lui-même membre actif du Bund et militant socialiste. Ce n'est donc pas uniquement pour des raisons économiques et à cause de l'antisémitisme, mais également pour des raisons politiques, que Joseph et Rywka décident de quitter la Pologne pour émigrer en Suisse. Leur premier enfant, Marie, y voit le jour en 1915, mais décèdera en 1921 d'une broncho-pneumonie. Samuel naît en 1916 et Paul en 1920. Joseph continue à militer au sein du Bund également présent en Suisse, ce qui suscite la méfiance des autorités helvétiques. La famille commençant à se sentir en insécurité décide, en 1921, de s'établir à Bruxelles. Peut-être que le décès de la petite Marie cette année-là n'est pas étranger non plus au départ...¹⁰ Lorsqu'ils arrivent à Bruxelles, Paul est âgé d'un an et son frère Samuel de cinq ans.

La famille Halter s'installe en Belgique à l'aube d'une décennie qui voit arriver une deuxième vague d'immigration juive dans le pays, d'une ampleur considérable, venant principalement de Pologne. Dans l'État polonais nouvellement reconstitué après la guerre, le nationalisme exacerbe un antisémitisme déjà très prégnant. S'ajoute à cela, à nouveau, des motifs économiques. De nombreux Juifs fuient la Pologne espérant rejoindre l'Amérique, mais les lois restrictives sur l'immigration promulguées par les États-Unis en 1921 et 1924 amènent un grand nombre de migrants juifs à s'établir définitivement en Europe occidentale, notamment en Belgique. La famille Halter

⁹ Paul Halter, *Numéro 151.610. D'un camp à l'autre*, Bruxelles, Labor, 2004.

¹⁰ Marie repose toujours en Suisse. Paul Halter, qui pourtant ne l'a pas connue, a mis un point d'honneur à lui octroyer une sépulture en concession perpétuelle après la Seconde Guerre mondiale. Un geste très symbolique, car elle fut la première de la famille à disposer d'une tombe, les parents ayant disparu à Auschwitz.

appartient d'une certaine manière à cette seconde vague même si Joseph et Rywka avaient quitté la Pologne depuis quelques années déjà. La famille s'installe donc à Bruxelles où elle s'intègre facilement :



Joseph Halter dans son atelier © Fondation Auschwitz

« L'intégration était très simple parce que, comme horloger suisse, mon père s'est installé à la chaussée d'Anvers, que nous n'avons plus quittée jusqu'au moment de la guerre. Il était réputé sur la place et très estimé. Il vivait en gros du travail et un peu du commerce qu'il faisait dans sa boutique. Donc, il travaillait et il faisait en même temps du commerce. Ma mère l'aidait dans son commerce. Leur but à eux, leur but principal, c'était de faire de leurs enfants des intellectuels. Parce que ça, c'était le but de tous les parents que nous connaissions à cette époque-là, les parents juifs. Ils avaient envie que leurs enfants deviennent mieux qu'eux et réalisent le rêve qu'ils s'étaient fait eux-mêmes. Mon père était en plus d'un homme de gauche, militant, il était aussi espérantiste. Ma mère, elle voyageait beaucoup et elle aidait la vie du ménage par ces voyages. C'est-à-dire qu'elle emportait avec elle des bijoux qu'elle achetait à Anvers et qu'elle revendait alors soit en Suisse, soit en France, soit... enfin dans les différents pays où elle allait. Son plus long voyage ayant été la Palestine déjà à l'époque. »¹¹

La famille vit dans un premier temps dans le quartier populaire de la chaussée d'Anvers où Joseph et Rywka exploitent une boutique d'horlogerie. Pendant les premières années, ils y connaissent une vie précaire, identique à celle de la plupart des immigrés juifs. Néanmoins après quelques années d'affaires fructueuses, ils parviennent à acquérir en 1935 une maison dans un quartier plus cossu de la capitale où la famille vit plus confortablement tout en continuant à tenir la boutique chaussée d'Anvers.

¹¹ [Fichier 1_00 :02 :56 - 00 :04 :34].

L'environnement familial de Paul est résolument de gauche. Son père est socialiste, antifasciste, universaliste et pratique l'esperanto. Pour Paul Halter, ce sont les convictions bundistes de ses parents qui ont facilité leur intégration en Belgique¹² :

« Ils militaient dans un mouvement qui s'appelait le Bund déjà en Pologne. Et le Bund avait comme principal but l'assimilation des Juifs. Ils entretenaient des écoles, avaient mis sur pied des tas d'institutions sociales. Et mes parents militaient très fort dans ce mouvement-là. Et même arrivés en Belgique, ils ont appartenu au même mouvement qui était très puissant entre les deux guerres à Bruxelles. Et un certain moment, mon père a même été président du Handwerker Verband, c'était un syndicat des artisans sur la place. Et c'est en tant que tel qu'il a dû prendre certaines décisions... du moins en 1940. Décisions qu'il n'avait pas discutées en famille, parce que je crois nous l'aurions dissuadé de les prendre. Il a répondu à tous les vœux de l'occupant. »¹³

Ensuite, dans son interview, Paul Halter passe directement à la période de guerre et les intervieweurs ne chercheront pas à approfondir les différents aspects de sa jeunesse : relations familiales et sociales, scolarité et organisations de jeunesse, vie culturelle, communautaire, suivi des traditions juives, antisémitisme, etc. Les origines familiales et l'enfance ne couvrent que les six premières minutes d'une interview qui dure trois heures et demie. Sans doute parce que le sentiment, à l'époque, était que cette dimension était hors sujet. Il y a peut-être également une question de pudeur chez Paul Halter à évoquer son enfance. Or, il reviendra en 2004 sur un aspect qu'il expliquera être pour lui d'une importance capitale dans son engagement à savoir son appartenance très jeune au mouvement socialiste.

¹² En réalité, le bundisme s'opposait à l'assimilation : « Contre les assimilateurs et leur expression politique, l'assimilation, le Bund constatait que la bourgeoisie juive cherchait à se fondre, souvent sans grand succès, dans le moule des classes possédantes non juives [...] L'assimilation était, pour Medem, une misérable substitution, une vaine adaptation. », Minczeles, *Histoire générale du Bund*, p. 276-277.

¹³ [Fichier 1_00 :05 :33 – 00 :06 :40].

Jeunesse et engagement

Dans ses mémoires, Paul Halter explique en effet que son engagement dans la Résistance face à l'occupant allemand trouve son origine dans son appartenance, plus jeune, aux « Faucons rouges », l'organisation de jeunesse issue du mouvement socialiste¹⁴. Il y a vécu une expérience proche du scoutisme – activités dans la nature, camps, uniforme, chants, vie collective... – mais dans l'optique d'une initiation à la société socialiste. À côté des activités éducatives et récréatives chez les Faucons rouges, il milite également au sein de la Jeune garde socialiste à laquelle il est affilié à l'âge de 16 ans. Dans la seconde moitié des années 1930, cette organisation se lance pleinement dans la lutte antifasciste et se présente comme un adversaire des plus acharnés de l'extrême droite. Avec le déclenchement de la guerre, à l'instar de Paul Halter, de nombreux jeunes passés par la Jeune garde socialiste se retrouveront dans la Résistance. En parlant de son groupe de Faucons rouges et de Jeunes gardes, Paul Halter écrira *« sans le savoir, je constitue le noyau de ce qui sera quelques années plus tard, un réseau de résistance. Dès cette époque, je baigne dans une atmosphère qui tout naturellement me conduira à la Résistance. »*¹⁵

Dans son interview en 1992, Paul Halter fait donc l'impasse sur son engagement dans le mouvement de jeunesse socialiste, mais mentionne comme premier jalon de sa lutte contre l'occupant sa volonté de se battre au sein des forces armées belges. À la question posée par l'intervieweur « Et quand as-tu commencé tes premières activités de Résistance ? », Paul Halter répond :

*« Mais ça, je les ai commencées directement. D'ailleurs, l'esprit de résistance, je l'avais déjà puisque j'ai été me présenter à l'armée belge dont j'étais sursitaire à ce moment-là, en tant qu'étudiant. Dès qu'il y a eu l'appel à la radio pour les jeunes de se présenter de 18 à 45 ans, moi, je me suis évidemment immédiatement présenté. »*¹⁶

Dès l'invasion, Paul Halter rejoint donc les CRAB – Centres de Recrutement de l'Armée belge – pour faire suite à l'appel du Gouvernement et est envoyé dans un centre établi

¹⁴ Le mouvement des Faucons rouges est un mouvement international apparu en Autriche au début du XX^e siècle qui se développe en lien avec différentes organisations socialistes. Les Faucons rouges de Belgique voient le jour en 1928 succédant au mouvement des Enfants du Peuple, mouvement de jeunesse du POB (Parti ouvrier belge).

¹⁵ Paul Halter, *op. cit.*, p. 34.

¹⁶ [Fichier 1_00 :16 :47 - 00 :17 :10].

dans le sud de la France. Son frère Samuel, étudiant en médecine, est lui mobilisé et prend du service dans un hôpital à Toulouse. Les parents Halter, comme plus d'un million de Belges, empruntent les routes de l'exode en France. Après quelques semaines, la famille se retrouve finalement réunie à Vichy dans le centre de la France, mais décide de rentrer à Bruxelles afin que Paul achève ses humanités et Samuel sa dernière année de médecine à l'Université libre de Bruxelles (ULB).

À la rentrée scolaire de 1940, alors que la Belgique est occupée depuis cinq mois, Paul Halter s'inscrit en première année de philosophie et lettres à l'Université libre de Bruxelles dans l'optique de se diriger ensuite vers des études de Droit :

« J'avais 19 ans et je suis entré à l'Université libre de Bruxelles en philosophie et lettres. Et le cours de la vie a repris réellement. Et immédiatement, je me suis mis au travail, j'ai créé une petite cellule avec des copains au sein de l'université où on concoctait des petits sabotages, des badigeonnages, l'arrachage des affiches de propagande. On essayait de trouver parmi les étudiants des jeunes en qui on pouvait avoir confiance, car on se méfiait très fort les uns des autres. Petit à petit, on a créé un groupuscule qui est devenu assez actif jusqu'à la fermeture de l'ULB au mois de novembre 1941. Où là, nous avons aidé ensuite à créer les cours clandestins dans les écoles de la ville de Bruxelles avec l'aide des autorités scolaires de la ville de Bruxelles. Cette période de résistance à l'ULB m'a paru vraiment très velléitaire et très peu importante, du moins dans mon optique. Et je voulais passer aux actes. »¹⁷



Paul Halter portant sa penne de l'ULB
© Fondation Auschwitz

À l'université, Paul est logiquement membre des Étudiants socialistes unifiés (ESU) et participe à un petit groupe d'étudiants avec lesquels il mène de modestes actions hostiles à l'occupant. Mais le 25 novembre 1941, l'université ferme ses portes. En effet, refusant de céder à la pression des autorités allemandes qui veulent imposer la nomination de quelques professeurs flamands d'Ordre nouveau, le conseil

¹⁷ [Fichier 1_00 :21 :08 - 00 :21 :53].

d'administration de l'université décide unanimement la fermeture de l'institution¹⁸. Paul Halter est alors de ceux qui participent à l'organisation de cours clandestins donnés dans les écoles de la ville de Bruxelles par d'anciens professeurs de l'ULB ou par des assistants. Mais les autorités allemandes ont vent de l'existence de ces cours et y mettent rapidement un terme. À la fin de l'année 1941, Paul Halter rentre alors dans la Résistance armée par l'intermédiaire de son frère lui-même actif dans le Renseignement. Samuel, qui occupe un poste d'assistant en chirurgie à l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles, met Paul Halter en relation avec un de ses confrères, le Docteur Pohl¹⁹ qu'il sait être un membre du Front de l'Indépendance et de l'Armée belge des Partisans, mouvements de résistance dépendant du Parti communiste belge.

Résistance

« C'était fin 1941, juste après la fermeture de l'ULB. Donc ça se passe entre novembre et décembre 1941, donc c'est à ce moment-là que je suis devenu vraiment partisan armé, que j'ai commencé à œuvrer les armes à la main. Et ma première action de résistance a consisté à aller mettre deux bombes sous les fenêtres d'un collaborateur. Je crois que c'était boulevard du Midi si je ne me trompe, ou boulevard Lemonnier, je ne me souviens pas. Mais je me souviens encore toujours de cette expérience-là parce que c'était une expérience qui a failli me coûter la vie. Parce qu'il y avait une des bombes dont la mèche était enflammée. C'était assez rudimentaire comme bombe, c'était fabriqué dans un laboratoire clandestin par des scientifiques de l'ULB [...] Il y avait une petite mèche amadou et il fallait allumer les mèches à peu près en même temps. Ce que j'ai fait. Mais il y en a une qui a pris et l'autre qui ne prenait pas. Et je savais que la mèche durait à peu près trente secondes, donc j'avais le temps de compter jusqu'à trente. Il fallait qu'à ce moment-là, j'aie quitté les lieux. Alors, il y en avait une qui filait relativement rapidement et l'autre qui ne s'allumait pas. J'ai chipoté, j'ai chipoté. Mais j'avais à cœur de réussir ma première opération. Je ne voulais pas revenir, n'est-ce pas, sans avoir fait sauter mes deux bombes. Et ça s'est

¹⁸ Chantal Kesteloot, « 25 novembre 1941. Fermeture de l'Université libre de Bruxelles » sur le site BelgiumWWII du CegeSoma (<https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/25-novembre-1941-fermeture-de-l-universite-libre-de-bruxelles.html>). Consulté en septembre 2025.

¹⁹ Henri Pohl (24.06.1909-06.01.1943) : Docteur en médecine (1933), membre de l'Armée belge des Partisans. Met en place un service sanitaire pour soigner les résistants blessés. Arrêté le 21 novembre 1942, détenu à Breendonk où il est torturé. Fusillé comme otage le 6 janvier 1943.



enflammé, je crois, quand je comptais vingt-huit. J'ai eu juste le temps de me précipiter au coin, c'était près d'un coin de rue. J'ai sauté derrière le coin. Je me suis couché par terre et ça pétait. Ça, c'était ma première expérience de la résistance. »²⁰

Comme la plupart des Juifs combattants de la première heure, Paul Halter s'engage dans la Résistance non pas en tant que Juif, mais comme antifasciste, et appartient à cette première vague de Partisans armés issus pour la plupart des Jeunes gardes socialistes qui constituent le corps des Partisans armés de Bruxelles²¹.

Sous leur pseudonyme – celui de Paul Halter est « Stéphane » –, les partisans fonctionnent pour des raisons de sécurité « en triangle ». Trois hommes constituent un détachement. Trois détachements constituent une compagnie et trois compagnies forment un corps de partisans. Aussi, une compagnie compte une bonne dizaine d'hommes avec son commandement, son courrier et son responsable de l'armement. Dans la réalité, cette organisation n'est pas si rigide. Les détachements se décomposent et se recomposent, forment des carrés, des duos au fil des actions et des arrestations. Il arrive que des partisans passent d'un corps à l'autre. Par exemple, certains résistants juifs dépendent tantôt du corps de Bruxelles tantôt du « corps mobile » de Bruxelles, un corps composé de partisans juifs communiquant entre eux en yiddish et qui est considéré par certains auteurs ou protagonistes comme un « bataillon juif »²².

Paul Halter intègre donc un détachement de Partisans armés et, après une formation plus que sommaire, est amené à prendre part à des actions armées. Assez rapidement, il devient chef d'un détachement et ensuite l'adjoint du commandant de sa compagnie. Ses actions consistent en des filatures, des sabotages, des vols de timbres de ravitaillement,

²⁰ [Fichier 1_00 :23 :12 - 00 :25 :04].

²¹ Maxime Steinberg et José Gotovitch, « *Otages de la terreur nazie : Le Bulgare Angheloff et son groupe de Partisans juifs, Bruxelles, 1940-1943* », Bruxelles, Musée Juif de la Déportation et de la Résistance (Mechelen), VUBPRESS, 2007, p. 107.

²² Maxime Steinberg, *L'Étoile et le Fusil*, tome 3 : *La traque des juifs 1942-1944*, vol. 2, Bruxelles, Vie ouvrière, 1987, p. 48.

des attentats à la bombe et la liquidation de collaborateurs et indicateurs de la Gestapo. Autant d'actions risquées qui le mettent en réel danger, comme ce fut notamment le cas le 29 janvier 1943, lorsqu'il a failli être arrêté :

« C'était une période excessivement dangereuse. Il ne s'agissait pas de se faire doubler. Et alors ce qui était terrible aussi c'est qu'ils essayaient de nous infiltrer aussi, ils essayaient de nous avoir de cette façon-là. Un moment donné, j'ai été moi-même impliqué avec mon chef. À cette époque-là, j'étais encore un simple partisan et mon chef négociait avec je ne sais quel truand un achat d'armes. Parce qu'à ce moment-là, on avait besoin d'armes. Et il y avait déjà eu plusieurs réunions, plusieurs rencontres. Et la rencontre décisive devait avoir lieu dans un bistro qui s'appelait La Madeleine, rue de la Madeleine [...] Alors j'ai vu qu'à un certain moment y avait un des gars à la table duquel se trouvait mon chef là, qui s'est levé pour aller téléphoner. Le téléphone, ça se trouvait dans les urinoirs. Moi je fais semblant d'aller uriner et j'ai écouté un petit peu ce que l'autre disait au téléphone. Et je me suis aperçu qu'il téléphonait à la Gestapo, qu'il demandait à la Gestapo d'envoyer une voiture, n'est-ce pas, avec des hommes, etc. [...] Un moment donné, j'ai vu la voiture de la Gestapo qui s'arrêtait à l'extérieur, je l'attendais puisque je savais qu'ils allaient arriver. Et j'ai vu les types qui descendaient et qui se présentaient à la porte du café. C'était un grand café. Moi je savais qu'il y avait une porte de sortie sur le côté, juste derrière moi avec un petit escalier, avec un parapet comme ça en bois. Alors au moment où ils se sont levés, dévoilés, les trois types qui étaient autour de mon chef, ils ont sorti une carte de la Gestapo. Hop. Et lui il était... manifestement il ne savait rien faire. Il était entre eux, il était vraiment pris en triangle par eux. Et moi je n'ai pas hésité une minute, j'ai sorti mon flingue et j'ai descendu les trois types. Et en même temps, je me suis replié immédiatement sur l'escalier. Mon chef a filé vers la porte alors que je l'appelais, je voulais qu'il vienne avec moi. Non, il a filé de l'autre côté [...] Le lendemain, j'avais rendez-vous avec le chef de corps, qui était Nejszaten²³, tiens tu vois celui dont tu as entendu parler, qui était d'ailleurs un type remarquable. Et je lui ai raconté tous les événements. Je lui ai dit "voilà ce qu'il s'est passé". Et alors lui il m'a appris que mon

²³ Abram Nejszaten dit « Naychi » (02.01.1921-12.10.2012) : Partisan armé. Commandant de compagnie à Bruxelles, ensuite muté dans le Brabant wallon où il devient chef d'un bataillon. Il est arrêté le 4 avril 1944, détenu à Breendonk pendant un mois avant d'être déporté au camp de Buchenwald. Rescapé.

*chef s'était fait arrêter sur le tram [...] Et le gars a été torturé, il a été amené à Breendonk, j'ai appris qu'il avait été fusillé par la suite. Voilà une des actions par exemple. Je crois qu'elle est très significative du climat dans lequel se déroulaient les choses. Cela m'a valu de l'avancement d'ailleurs, puisque le lendemain, je me retrouvais chef de compagnie. Mais je vous assure que ce n'est pas exprès. »*²⁴

On retrouve la trace de cet épisode dans la littérature, notamment chez le spécialiste de la Shoah et de la Résistance juive en Belgique, Maxime Steinberg : « *Paul Halter, venu des Étudiants socialistes unifiés était l'adjoint de "Stal" Laurent*²⁵. *Le 29 janvier 1943, "Stal" et "Stéphane" s'étaient rendus au café de la Madeleine pour y rencontrer des trafiquants d'armes. C'était un traquenard de la Gestapo. Elle perdit un de ses hommes, auxiliaire belge. Un autre agent belge fut blessé ainsi que deux agents allemands, mais Stal Laurent tomba aux mains de la Gestapo. Le commandement de la compagnie revint à Stéphane.* »²⁶ Cet épisode a un retentissement important, notamment au sein des Partisans armés. Pour Ignace Lapiower, un des hommes de la compagnie²⁷, « *Stéphane avait pris une nouvelle dimension. Il avait infligé une leçon aux boches et à la Gestapo. Il est devenu le chef de notre compagnie, coiffé de l'auréole de héros. Il a remplacé celui qu'il a tenté de sauver.* »²⁸ Paul Halter succède donc à Stal à la tête de la compagnie qui perd encore au printemps plusieurs de ses hommes. D'après Maxime Steinberg, l'arrestation de Stal et des hommes de Stéphane « *laisse dans les archives allemandes un aperçu des états de service de cette compagnie* » qui s'avère avoir été particulièrement active²⁹.

Notons qu'après la guerre, l'affaire du café de la Madeleine a été amenée devant le Conseil de guerre. Les deux gestapistes qui avaient échappé à Paul Halter ont été, l'un condamné à mort, l'autre aux travaux forcés à perpétuité³⁰.

²⁴ [Fichier 1_00 :43 :44 - 00 :51 :20].

²⁵ Laurent Albert dit « Stal » (13.10.1908-14.07.1943) : Partisan armé depuis le mois de novembre 1941. Arrêté le 29 janvier 1943, emprisonné à Breendonk. Exécuté le 14 juillet de la même année. Inhumé au Tir national.

²⁶ Maxime Steinberg, *op. cit.*, p. 54.

²⁷ Ignace Lapiower dit « Grégoire » (06.09.1923-01.01.2018) : Partisan armé au sein de la compagnie commandée par Paul Halter. Remplace celui-ci à la tête de la compagnie lorsqu'il est arrêté en juin 1943.

²⁸ Ignace Lapiower, *Ma mère dormait sur de la dynamite*, Cuesmes, Éd. du Cerisier, 2012, p. 61.

²⁹ Maxime Steinberg, *op. cit.*, p. 159.

³⁰ « Cour militaire. L'affaire du café de la Madeleine », *Le Peuple*, 25.01.1949.

Persécution des Juifs

Avant d'en arriver à l'arrestation de Paul Halter qui surviendra six mois après l'épisode du café de la Madeleine, revenons sur le destin de ses parents. Avant d'être déportés, ils subiront, comme l'ensemble des Juifs de Belgique, les différentes étapes de la persécution mise en place par l'occupant visant à priver progressivement les Juifs de leurs droits fondamentaux. À travers la promulgation de dix-sept ordonnances, les Juifs vont être recensés, exclus de la vie économique et isolés du reste de la population. Dès le mois d'octobre 1940, ils sont dans l'obligation de se faire enregistrer auprès des autorités locales et d'afficher la mention « Juif » sur les hôtels, restaurants et cafés. Par l'ordonnance du 31 mai 1941, les entreprises juives sont sommées de se déclarer et le processus d'aryanisation est entamé avec l'éviction de leur exploitant juif et la nomination d'un administrateur pour la gestion des affaires. Comme une écrasante majorité des Juifs de Belgique, Joseph Halter, dans un esprit de légalisme, se soumet aux obligations qui sont enjointes à la communauté juive. Paul Halter explique :

« Il a répondu à tous les vœux de l'occupant, ou de l'Association des Juifs en Belgique, c'est-à-dire aller s'inscrire sur les listes des Juifs dans les communes. Ce à quoi nous étions opposés. Il l'a fait sans nous le demander. Mais croyant bien faire évidemment. Ça partait d'une bonne intention. Et on a subi évidemment toutes les conséquences ensuite. Donc là, à partir de 1941, il y avait déjà une inscription sur sa vitrine, la vitrine de son magasin "magasin juif, entreprise juive". Il était mis sous tutelle d'un curateur. Un nazi, un Allemand qui s'appelait je crois Müller, si je me souviens bien. Et ça n'a pas duré longtemps puisqu'au mois d'août 1942, nous avons tous reçu un avis de nous présenter à la caserne Dossin à Malines pour aller prester du travail en Allemagne. »³¹

L'été 1942 marque la transition entre les opérations de persécution, d'une part, et la mise en œuvre de la déportation de l'ensemble des Juifs en vue de les exterminer, d'autre part. À Malines, une ancienne caserne militaire, la caserne Dossin, est transformée en camp où seront rassemblés les Juifs avant d'être déportés. À la fin du mois de juillet 1942, par l'envoi de convocations pour un prétendu « travail obligatoire à

³¹ [Fichier 1_00 :06 :35 - 00 :07 :31].

l'Est », la *Sipo-SD*³², la police de sûreté allemande, tente d'attirer au camp de Malines dix mille Juifs. Mise en place par l'occupant, l'Association des Juifs de Belgique (AJB)³³, l'équivalent des « conseils juifs » qui existent déjà dans les pays occupés à l'Est, est chargée de distribuer les ordres de prestation pour la mise au travail forcé, les *Arbeitseinsatzbefehle*. Paul Halter, son frère et leurs parents reçoivent ainsi une convocation pour se présenter à la caserne Dossin :

*« Toute la famille a reçu ses bons. Et... je crois que j'en ai donné un à la Fondation. C'est d'ailleurs un délégué juif de l'Association des Juifs en Belgique qui est venu nous l'apporter [...] On a tenu un conseil de famille ce jour-là et nous avons décidé, au lieu d'aller nous présenter à la caserne Dossin à Malines, de ne pas nous y présenter... mais nous avons pris tous ensemble la décision de voir nos parents retourner en Suisse où ils avaient de nombreuses attaches et conservé beaucoup d'amis. Nous leur avons procuré des papiers, des papiers d'identité que nous avons obtenus à la commune d'Ixelles. Et ils sont partis, nous les avons accompagnés à la gare. C'était le... bon ils sont partis... Moi j'avais décidé de rester sur place parce que j'étais déjà chef d'un groupe de partisans à l'époque et je ne pouvais pas abandonner mon poste. »*³⁴

Paul Halter ne va pas plus loin dans les explications au sujet de ses parents... Trop douloureux pour lui d'évoquer leur départ, se limitant à « bon ils sont partis... ». À Besançon, à proximité de la frontière suisse, Rywka et Joseph Halter seront arrêtés et emmenés au camp de Drancy. Ils seront déportés par le XXII^e convoi du 21 août 1942 à destination d'Auschwitz où ils sont assassinés à leur arrivée. S'il n'en dit pas plus ici, Paul Halter reviendra néanmoins brièvement sur la séparation d'avec ses parents plus loin dans son témoignage lorsqu'il parle de son arrivée à Auschwitz et qu'il apprend leur mort :

³² *Sicherheitspolizei und Sicherheitsdienst*.

³³ Créée en novembre 1941 par l'occupant, l'association intègre les institutions juives existantes et doit mettre sur pied l'enseignement et l'aide sociale spécifiquement destinés aux Juifs. Les membres du comité de direction de l'AJB sont désignés par l'occupant parmi les dirigeants traditionnels de la communauté, mais dans la pratique, c'est la SS qui contrôle l'association qui s'avérera être un rouage essentiel de la mise en application des mesures de persécution et ultérieurement de la déportation.

³⁴ [Fichier 1_00 :07 :34 - 00 :08 :50].

« Et alors un de mes grands regrets, c'est de ne pas les avoir accompagnés pendant leur voyage. Tu comprends ? J'aurais dû, au fond, investiguer un petit peu. J'aurais dû leur faire la route et les mener jusqu'en Suisse. Enfin bon, maintenant tu sais, après on peut raconter n'importe quoi... »³⁵

Convocations pour Malines, rafles, arrestations domiciliaires, après l'été 1942 les Juifs n'ont plus d'autre issue que de quitter leur domicile légal et de « disparaître » pour échapper à la déportation. Pour ne pas se faire prendre, la plupart des familles sont séparées. Se fondre dans la masse est possible pour un individu isolé, mais pas pour toute une famille. Dès lors, comme le conseillait la résistance juive depuis le début des déportations, de nombreux parents prennent la décision de se séparer de leurs enfants pour les sauver et se sauver eux-mêmes. Ils confient leurs enfants à des connaissances non-juives, mais surtout à la Résistance qui se charge de les cacher chez des particuliers ou dans des institutions surtout catholiques.

Une action que Paul Halter considérera après la guerre comme étant une des plus importantes qu'il a menée, et qui pourtant n'est pas une action armée, est le sauvetage d'une dizaine de fillettes juives cachées dans un couvent à Bruxelles. Le 20 mai 1943 dans la matinée, un commando d'arrestation de la *Sipo-SD*, mené par le policier allemand Otto Siegburg et accompagné du mouchard juif « Jacques »³⁶, descend dans ce couvent. Ils trouvent dans le bureau de la mère supérieure les carnets de ravitaillement au nom des fillettes et exigent qu'elles soient rassemblées dans la cour. Réalisant qu'elles ne sont pas toutes présentes – puisque certaines sont à l'école –, d'une part, et qu'il leur faudrait un camion pour les transporter toutes, d'autre part, Siegburg et Jacques décident de revenir chercher les petites juives le lendemain tout en menaçant la mère supérieure de représailles si toutes les fillettes ne sont pas présentes. Après leur départ, la mère supérieure du couvent prévient entre autres le curé de sa paroisse qui est en contact avec la Résistance. Paul Halter est mis au courant de cet événement et décide d'agir sans passer par sa hiérarchie, ce qui lui est normalement interdit³⁷ :

³⁵ [Fichier 2_00 :29 :50 - 00 :30 :05].

³⁶ Icek Glogowski dit « le gros Jacques », dénonciateur juif qui accompagne Otto Siegburg, le chef du commando d'arrestation de la section juive de la *Sipo-SD* de Bruxelles.

³⁷ Sur cet épisode, voir : <https://auschwitz.be/images/expertises/2023-timperman-couvent-anderlecht.pdf>

« Normalement, je n'aurais pas pu faire cette action. C'était streng verboden, strictement interdit. Mais bon, j'ai pris le risque. J'ai dit "Quoi ? On ne peut quand même pas laisser des enfants être arrêtés, déportés sans rien faire." Quand j'ai appris par l'un, par l'autre qu'il se passait quelque chose, j'ai réuni ce que je pouvais trouver de partisans ce jour-là, ou de sympathisants parce que la plupart des membres du groupe étaient des sympathisants. C'est avec eux que j'ai organisé l'action de l'avenue Clemenceau [...] Alors bon, on avait l'après-midi pour tout organiser, la soirée. Et c'est comme ça qu'on a dû improviser immédiatement. Je n'ai pas pu en référer à qui que ce soit. Et je l'ai fait et puis c'est tout. On y est allé et on a discuté avec le curé de manière à rendre les choses le plus plausible possible. Et comme l'heure avançait, à dix heures moins le quart, j'ai dit "maintenant on ne peut plus attendre, il va y avoir le couvre-feu à dix heures, il faut qu'on agisse." Et les autres, ils discutaient, ils discutaient et ils avaient... au fond ils avaient une partie de trouille. Ils avaient peur... à juste titre peut-être, mais nous, on commençait à avoir peur parce qu'on s'est dit que si on est avec tous ces gosses dans la rue après dix heures, on risquait gros. Bon. Alors on est entré en force, révolver au poing et finalement c'est comme ça que ça s'est terminé en réalité. Et nous avons enfermé la mère supérieure. On l'a ligotée sur la chaise de son bureau. On a arraché les fils du téléphone, qui ont servi d'ailleurs à la ligoter. On leur a dit aussi qu'il ne fallait appeler personne, n'est-ce pas autrement on tirait dedans. Et puis les jeunes sœurs, avec l'autorisation de la mère supérieure d'ailleurs, ont été préparer les gosses, ont été vite les... bon et nous sommes sortis par-derrière. »³⁸

Le lendemain, les fillettes seront prises en charge par des assistantes sociales du Comité de Défense des Juifs, le « CDJ ». Ce comité clandestin a commencé à déployer son activité à la mi-septembre 1942, à la suite des grandes rafles afin d'aider les Juifs à se cacher. Comme l'Armée belge des partisans, le CDJ fait partie du Front de l'Indépendance. Il s'appuie au départ sur des réseaux d'aide déjà existants comme « Solidarité juive »

³⁸ [Fichier 1_00 :57 :07 – 01 :01 :25].

(communiste) ou le « Secours mutuel » (sioniste de gauche)³⁹ et deviendra un véritable service social permettant aux Juifs de survivre dans la clandestinité. Il dispose d'une section spécifiquement dédiée aux enfants qui a pour mission de les placer sous une fausse identité dans des familles ou des institutions.

Toutes les fillettes sauvées par Paul Halter et son équipe vont être replacées dans de nouvelles cachettes et vont survivre à la guerre⁴⁰. Le lendemain matin, la Gestapo, qui avait été avertie dans la nuit par la police, procède à un interrogatoire poussé de la mère supérieure et de quelques religieuses, mais sans conséquence pour elles.

³⁹ Maxime Steinberg, *L'Étoile et le Fusil*, tome 3 : *La traque des juifs 1942-1944*, vol. 1, Bruxelles, Vie ouvrière, 1986, p. 67.

⁴⁰ Paul Halter reverra certaines d'entre elles en 1991 lors du premier rassemblement des enfants cachés organisé à New York.

Arrestation et déportation

Moins d'un mois après le sauvetage des fillettes juives, Paul Halter est emprisonné à Saint-Gilles. Le 16 juin 1943, revenant d'un rendez-vous avec l'un de ses partisans, il est suivi et arrêté par la *Geheime Feldpolizei* après une course poursuite. À ce moment-là, il a sur lui la paie mensuelle de ses hommes, des tickets de rationnement en quantité et des fausses cartes d'identité. Afin de protéger ses hommes, il nie faire partie de la Résistance et tente de se faire passer pour un trafiquant juif.

« Alors au moment où ils ont trouvé tout ça sur moi, je me suis défendu et j'ai dit "oui, mais enfin, ça c'est parce que je vis dans la clandestinité et que je suis au fond un Juif qui se camoufle. Et toutes ces cartes d'identité étaient destinées à d'autres Juifs qui allaient se camoufler", etc. Et puis ça a commencé. Pendant trois mois, j'ai été au secret. Et j'ai eu une chance extraordinaire c'est qu'à mon arrivée à Saint-Gilles... parce que j'avais dérouillé, j'avais une tête comme ça. On m'avait interrogé d'une manière assez poussée à la rue Traversière. C'était là que la Geheime Feldpolizei avait son local. J'étais très mal en point et ils m'ont foutu dans une cellule à Saint-Gilles avec quatre condamnés à mort. Ils m'ont jeté là-dedans. Et ça, c'était totalement irrégulier, on se demande comment ça a pu se passer, mais c'est vraiment miraculeux pour moi. Parce que les quatre condamnés à mort se sont occupés de moi. »⁴¹

Après avoir passé les premiers jours dans la cellule de ces condamnés à mort, Paul Halter restera encore trois mois à la prison de Saint-Gilles, soumis à un régime d'isolement et des interrogatoires très durs. Il est « libéré » faute de preuves, mais comme Juif, emmené à la caserne Dossin pour être déporté :

« Après la guerre j'ai été à la prison de Saint-Gilles et j'ai pu lire dans les livres que ma levée d'écrou avait eu lieu à telle date, etc. Je crois que c'était le 19 septembre 1943. Et j'avais été libéré. Enfin bon, à la porte de la prison, il y avait un grand camion dans lequel on enfournait tous les types qui avaient été libérés. Et j'ai été emmené à la

⁴¹ [Fichier 2_00 :08 :47 - 00 :09 :47].

Gestapo d'abord. Là, on a encore fait monter du monde et de là à Malines où on m'a mis dans le bunker qui se trouvait... il y avait une prison dans la caserne Dossin à Malines, dans les caves, où j'ai passé la nuit. J'ai vu d'ailleurs l'arrivée des Juifs belges qu'ils ont raflés pendant toute la nuit. Ceux qui étaient encore légalement dehors »⁴² [...]

[Tu es resté une nuit à Malines ?] Moi je ne suis resté qu'une nuit à Malines.

[Le départ était immédiat ?] Ah le lendemain matin⁴³.

Nous souhaitons soulever ici un problème que l'on rencontre parfois dans les témoignages à savoir des contradictions ou des incohérences. Paul Halter dit n'être resté qu'une nuit à la caserne Dossin. Le XXII^e convoi avec lequel il a été déporté est parti le 20 septembre 1943. Ce qui voudrait dire qu'il est arrivé à Malines la veille, le 19 septembre 1943. Or, si tel avait été le cas, il n'aurait pas pu, comme il le prétend, voir arriver les Juifs de nationalité belge puisque ceux-ci ont été arrêtés dans la nuit du 3 au 4 septembre 1943⁴⁴.

✓ 1.9.43			
✓ 468. Sander Klara	26.9.19. Hannover	stl. ✓ F	Stenotypistin ✓
X 469. Silbiger Edith	25.11.20 Novy Bohumine	stl. ✓ F	Steno - Dactylo ✓
✓ 470. Wolff Hans	10.3.94 Schroder	stl. ✓ H	Sanitater ✓
✓ 471. Schwartz SCHWEIG, Johann	27.6.01 27.6.01 Wien Vienne	stl.	Kaufmann ✓
<i>est resté à Malines, où il a été libéré le 4.9.44.</i>			
✓ 472. Halter Paul	10.10.20 Geneve	stl. ✓ H	Student <i>revenu d'Auschwitz</i>

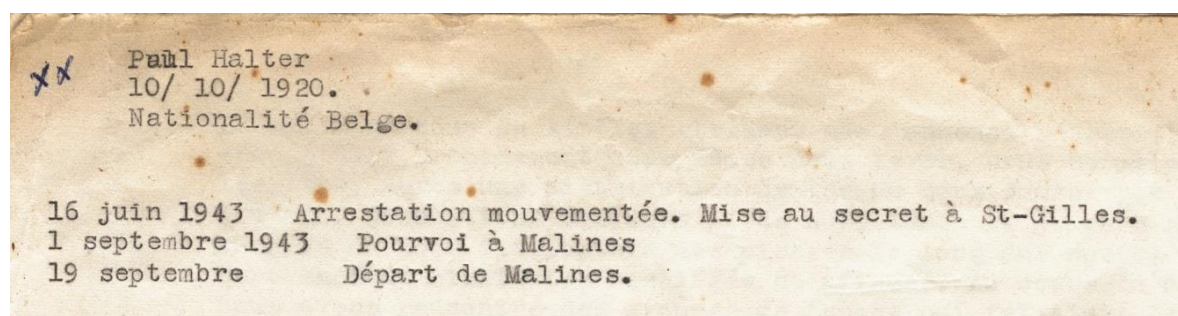
⁴² [Fichier 2_00:10:46 - 00:11:35].

⁴³ [Fichier 2_00:16:25 - 00:16:32].

⁴⁴ Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1943, une dernière grande rafle qui se déroule simultanément à Anvers et Bruxelles (Aktion Itis) mène à l'arrestation de près de mille Juifs de nationalité belge (750 à Bruxelles et 225 à Anvers).

Ensuite, si on se réfère aux documents, ceux-ci font apparaître que Paul Halter est arrivé à Malines le 1^{er} septembre. C'est en tout cas ce qui est indiqué sur la liste de déportation de la caserne Dossin sur laquelle on peut voir qu'il est inscrit pour le XXII^e transport (avec le numéro 472) le 1^{er} septembre 1943 et non le 19 :

Par ailleurs, dans un rapport⁴⁵ que Paul Halter a rédigé à son retour de déportation et daté du mois de mai 1945, il écrit être arrivé à Malines le 1^{er} septembre 1943 :



Il n'est pas aisé de trouver une explication cohérente à ce qui semble être une erreur dans le récit de Paul Halter. Il y a une différence significative entre rester une nuit ou dix-neuf nuits à la caserne Dossin... L'hypothèse que l'on peut émettre est qu'il aurait mal lu la date notée dans le registre d'écrou de la prison qu'il a consulté : il aura lu « 19 » (dix-neuf) à la place de « 1.9 » (le premier jour du neuvième mois). Information erronée sur laquelle il a bâti, dans un souci de cohérence, ses souvenirs afin de faire correspondre son récit à ce qu'il pensait être une trace écrite formelle.

Quoi qu'il en soit, Paul Halter est amené au mois de septembre 1943 à la caserne Dossin où il n'est pas mêlé aux autres détenus. Il est placé dans la prison du camp réservée aux Juifs impliqués dans des activités résistantes venant de Breendonk ou d'autres prisons. La prison du camp est composée de plusieurs cellules sans fenêtre qui se situent au rez-de-chaussée, au fond de la cour. Il y fait noir, froid et l'air y est vicié. Ceux qui ont enfreint le règlement du camp sont également susceptibles d'y être envoyés⁴⁶.

⁴⁵ Document conservé dans ses archives déposées à la Fondation Auschwitz. Un exemplaire se trouve également dans son dossier aux archives du Service des Victimes de la Guerre.

⁴⁶ Laurence Schram, « Dossin : L'antichambre d'Auschwitz », Bruxelles, Racine, 2017, p. 191.

Paul Halter est inscrit pour le convoi XXIIA. Il s'agit d'un transport ordinaire, la lettre A, *Auslandisch* – « étranger », signifie que, comme les 21 convois qui l'ont précédé, il est formé de Juifs non belges. En opposition, le transport XXII B est un transport particulier. La lettre B étant pour *Belgisch*. Pour la première fois, les Juifs de nationalité belge sont déportés en tant que tels. À la suite de la dernière grande rafle les prenant pour cible dans la nuit du 3 au 4 septembre 1943, près de mille Juifs, pour la plupart arrêté à leur domicile légal, sont amenés à Malines. Ils formeront donc le transport « belge » XXII B, réuni au convoi XXII A dans un même transport⁴⁷. Que Paul Halter soit inscrit pour le convoi A va également dans le sens d'une arrivée à Dossin avant que ne soit constitué le convoi B à partir du 4 septembre 1943.

Les convois de déportation depuis la Belgique sont composés en principe de mille personnes, mais certains excèdent ce nombre tandis que d'autres ne l'atteignent pas. Le XXII^e convoi, A et B réunis, compte 1 425 déportés entassés dans les wagons à bestiaux. C'était la troisième fois que le transport est constitué de wagons à bestiaux. Jusqu'en avril 1943, les trains étaient formés de wagons de voyageurs de troisième classe. La garde était assurée par une quinzaine de membres de la *Schutzpolizei*, des policiers locaux, qui arrivaient d'Allemagne quelques jours avant le départ d'un transport⁴⁸. Malgré leur présence, de nombreuses évasions se produisaient, ce qui a amené les Allemands à remplacer les wagons de passagers utilisés jusque-là par des wagons à bestiaux et à renforcer l'escorte, et ce à partir du XX^e convoi du 19 avril 1943. Mais cela n'empêche pas les évasions de se poursuivre. Ainsi, lors de ce même XX^e convoi, 236 déportés s'échappent du transport sur son trajet belge, soit un déporté sur sept⁴⁹. Par la suite, la sécurité sera solidement renforcée. Dans le transport suivant, le XXI^e, l'on ne compte que neuf évasions, tandis que dans le convoi de Paul Halter, huit déportés seulement parviendront à sauter du train⁵⁰. Paul Halter, malgré qu'il en eût la volonté,

⁴⁷ Ward Adriaens, Eric Hautermann, Patricia Ramer, Laurence Schram, Maxime Steinberg, *Mecheln-Auschwitz, 1942-1944 : La destruction des Juifs et des Tsiganes de Belgique*, t. 1, Brussel, VUB Press / Musée Juif de la Déportation et de la Résistance, 2009, p. 303.

⁴⁸ Nico Wouters, *Le rail belge sous l'occupation : La SNCB face à son passé de guerre : entre collaboration et résistance*, Bruxelles, Racine, 2024, p. 248.

⁴⁹ Peu après son départ, le train est arrêté par trois jeunes résistants qui parviennent à ouvrir un unique wagon d'où s'échappent 17 personnes. Lorsque le train se remet en marche, des partisans juifs rassemblés dans un wagon forcent la porte grâce à des outils cachés et sautent, de même que des déportés d'autres wagons. Au total, 236 personnes s'échapperont du transport, 90 sont arrêtées à nouveau et 26 sont tuées.

⁵⁰ Nico Wouters, *op. cit.*, p. 244.

ne parviendra pas à s'évader. Le transport XXII quitte Malines dans la nuit du 19 au 20 septembre.

« À un moment donné, il a ralenti près de Tirlemont, je crois, enfin, à cette hauteur-là. On roulait en direction de la Hollande et nous avons entendu des coups de feu. Et nous, dans notre wagon, on a trouvé dans la paille, il y avait de la paille par terre, il y avait un seau pour faire ses besoins et il y avait une cruche avec de l'eau. Bon, ça c'était tout ce qu'il y avait et on avait reçu, je crois, que chacun avait reçu un pain entier pour le voyage. Et dans la paille. On avait trouvé les outils que vraisemblablement les cheminots avaient mis. Ils avaient de l'outillage, ils avaient des tournevis, un marteau, une scie, etc.⁵¹. Et on a commencé à essayer de scier les... Tu sais, les wagons de marchandises sont constitués par des planches quand on s'est mis à travailler. Alors il y a eu avant la fermeture des wagons, à chaque wagon, ils avaient dit que s'il y en avait un qui tentait de s'échapper, tout le wagon serait fusillé à l'arrivée. Alors tu t'imagines, quand on a commencé à travailler pour essayer de s'échapper, on a ramassé tous les autres sur le dos qui ont dit "vous n'allez pas nous faire ça ?" Ils se sont mis à pleurer "et nous sommes vieux, nous avons notre mère, nos enfants." Enfin bon, tous les grands sentiments y ont passé. Et moi, dans ce wagon, j'étais... J'étais là avec un ou deux qui étaient d'accord pour tenter l'expérience avec moi. Je ne les connaissais pas. Finalement, il y en avait qui ont dit "bon, on marche avec toi". Mais on n'y est pas parvenu parce qu'on était empêché par les autres. Et alors, quand on a commencé à réaliser que finalement c'était idiot de se laisser arrêter par les sentiments et tout ça, et qu'on a voulu vraiment faire ça, on s'est retrouvés en Allemagne, quoi. Et on s'est dit s'évader en Allemagne, on va se faire ramasser au premier coin de rue. Enfin, ça n'avait plus beaucoup de sens. Et plus on s'éloignait de la Belgique et plus ça devenait inutile. »⁵²

⁵¹ Il existait une résistance organisée, mais également ponctuelle au sein du personnel de la SNCB. Les cheminots menaient diverses actions comme la dissimulation d'outils dans les trains de déportés, des sabotages, des retards délibérés, etc. Nico Wouters, *op. cit.*, p. 304.

⁵² [Fichier 2_00 :17 :20 - 00 :20 :15].

L'arrivée à Auschwitz et la quarantaine

Le convoi de Paul Halter arrive à Auschwitz-Birkenau deux jours plus tard. Plus aucune distinction n'est faite entre les Juifs citoyens belges et les Juifs étrangers. Les déportés descendent du train sur la *Judenrampe*⁵³, la rampe de débarquement qui se trouve à l'extérieur du camp, et doivent se mettre en colonne, les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre. Des médecins SS d'Auschwitz sélectionnent à la hâte, sur leur aspect physique, ceux qui sont jugés aptes au travail, c'est-à-dire les déportés n'étant ni trop jeunes, ni trop vieux et n'ayant pas d'enfants à charge. Les autres, la majorité des femmes, les enfants, mais aussi les personnes âgées et les infirmes sont immédiatement emmenés en camions deux kilomètres plus loin où ils sont déchargés sans égards aux chambres à gaz de Birkenau.

« On nous a dit de nous mettre en rang par cinq. Et alors on devait avancer chaque fois... par cinq avancer d'un pas. Et il y avait trois SS dont un avec une canne, une canne avec le bec recourbé, une vraie canne quoi. Et qui montrait à gauche, à droite, à gauche, à droite, à gauche, à droite. Alors bon, il y en avait qui protestaient, qui se redressaient, qui disaient... bon allez, allez à gauche ! Bon, il y avait moyen à ce stade-là de discuter. C'est comme il y a un jeune, là, qui avait peut-être treize, quatorze ans. Le SS lui a demandé son âge. Et il y avait un des types du commando là, qui lui avait soufflé de dire plus. Il avait dit 18 ans, il est passé à gauche quoi. Tu comprends ? Des choses comme ça. Alors on trouve un gars de quatorze ans avec les hommes valides. Et alors on s'est retrouvé 350 hommes à entrer au camp. Sur tout le transport donc. Il y avait sans doute un commando de femmes aussi. Ça, je ne me souviens pas parce qu'on a été séparé immédiatement des femmes. Les femmes sont parties dans une direction, les hommes dans une autre. »⁵⁴

⁵³ Jusqu'à la mi-mai 1944, le déchargement des déportés et la sélection se font sur la *Judenrampe*, quai rudimentaire qui se trouve en rase campagne entre le camp principal d'Auschwitz et Birkenau. La majorité des déportés de Belgique subissent la sélection sur la *Judenrampe*. Seuls les deux derniers convois belges arrivent sur la *Bahnrampe* à l'intérieur de Birkenau. En prévision de l'extermination massive d'environ 400 000 Juifs de Hongrie, et afin d'accélérer la procédure, les SS dotent Birkenau de la *Bahnrampe* ou *Neue Rampe*, une voie ferrée qui se prolonge à l'intérieur de Birkenau jusqu'aux chambres à gaz et crématoires.

⁵⁴ [Fichier 2_00 :34 :10 - 00 :35 :26].

Sur les 1 425 déportés du convoi de Paul Halter, les SS sélectionnent 550 déportés comme « aptes » au travail (371 hommes et 179 femmes)⁵⁵ et les font entrer dans la partie concentrationnaire du camp où ils sont enregistrés. Les hommes du convoi XXII sont tatoués avec les numéros allant de 151 481 à 151 851. Paul Halter est tatoué du numéro 151 610.

« Un souvenir marquant pour moi, c'est quand on est entré dans le camp et qu'on a vu "Arbeit macht frei" sur la grille. Les grilles ouvertes, n'est-ce pas. On est entré et y avait l'orchestre qui jouait. Ça, c'est un truc qui m'a marqué aussi. On a fait un arrêt, après l'orchestre, et le Lager Kapo – je crois que c'était un Lager Kapo – nous a montrés avec sa trique... parce qu'il avait des Gummiknüppel. Ça s'appelait des Gummiknüppel, mais c'étaient des morceaux de caoutchouc longs comme ça, gros comme ça, mais plein. Avec lesquels ils faisaient régner l'ordre. Des genres de matraques. Il nous a montré les cheminées qui fumaient sans arrêt et nous a dit "la seule porte de sortie, c'est ça." Ça, c'était le premier événement qui m'a marqué. »⁵⁶

Une fois entrés dans un camp de concentration, les déportés subissent un pénible processus de déshumanisation : ils sont douchés, rasés, désinfectés, tatoués, vêtus d'un uniforme ou de vêtements désinfectés venant d'autres déportés. Toute cette procédure se déroule sous les coups et les injures et terrorise les nouveaux détenus. Ensuite, ils entament une période de quarantaine qui ne sert pas qu'à mettre à l'écart les maladies infectieuses, elle a surtout pour objectif d'inculquer aux nouveaux détenus l'obéissance absolue aux *Kapos* et aux SS dont ils découvrent qu'ils ont droit de vie et de mort sur eux. Durant la quarantaine, ils doivent assimiler la discipline et la hiérarchie du camp à travers les appels et des travaux souvent absurdes qui ont pour but de les soumettre et les briser moralement.

« Après avoir été épouillés, douchés, tondus. On nous avait pris nos vêtements. On nous avait donné des vêtements civils. Pendant toute la période où on est restés en quarantaine, on avait des vêtements civils, mais qui étaient des loques. On était vraiment devenus des loqueteux alors qu'on était habillés convenablement en

⁵⁵ Des 550 déportés immatriculés, il y aura 31 survivants du transport « Étranger » et 19 du transport « Belge ». (*Mecheln-Auschwitz, 1942-1944 : La destruction des Juifs et des Tsiganes de Belgique*, t. 1, p. 303).

⁵⁶ [Fichier 2_00 :36 :55 - 00 :37 :46].

arrivant. On nous avait foutu des godasses avec des semelles de bois, des toiles, enfin, on était vraiment dans un état lamentable. On faisait tout pour nous démoraliser en fait. D'ailleurs, il y en a beaucoup qui se sont écroulés déjà à ce moment-là. Je me souviens qu'il y en a eu deux ou trois qui se sont jetés dans les barbelés électrifiés et qui se sont suicidés carrément, pendant la période de quarantaine. On avait des paillasses en bois dans lesquelles on logeait par six là-dessus. Par six, par huit, ça dépendait du moment. Quand nous sommes arrivés, on était à six dans chaque châlit. Et on avait des paillasses. Et avec, une couverture. Alors cette couverture devait être pliée, vraiment comme à l'armée, cela devait être bien carré. Et s'il y avait le moindre défaut, on ramassait des coups. On commençait à apprendre la discipline [...] Je dois dire que j'ai vite oublié cette période-là, parce que c'était vraiment la période de déshumanisation. On n'était plus rien, on était un numéro, on nous apprenait à être un numéro, à être des espèces de robots qui faisaient n'importe quoi du moment que le chef l'avait dit. C'était quelque chose d'épouvantable. C'était très dur de résister à ce genre de déshumanisation. » ⁵⁷

La quarantaine s'étend sur une période de quelques jours à quelques semaines en fonction de la demande de main-d'œuvre. À l'issue de celle-ci, les prisonniers sont affectés à des unités de travail (commandos) à l'intérieur du camp ou à l'extérieur dans la zone d'intérêt d'Auschwitz. Paul Halter fera trois semaines de quarantaine avant d'intégrer un commando situé à une trentaine de kilomètres où il travaillera dans des mines de charbon.

⁵⁷ [Fichier 2_00 :38 :25 - 00 :42 :06].

Le travail forcé dans les mines de Fürstengrube

Si la plupart des déportés du XXII^e convoi restent à Auschwitz-Birkenau, après la période de quarantaine, certains sont envoyés à Varsovie au déblaiement du ghetto, d'autres mis au travail dans la fonderie du commando *Eintrachthütte* à Schientochlowitz⁵⁸, d'autres enfin, comme Paul Halter, sont envoyés à Fürstengrube, camp satellite d'Auschwitz⁵⁹ pour y travailler dans les mines.

« Et alors quand on a appris qu'on allait partir pour une destination, pour un camp de travail, pour nous, ça a été un soulagement. On a cru que maintenant ça allait aller mieux. Et effectivement, on nous a embarqués un beau jour à 175, comme ça dans les camions et on nous a emmenés au camp de Fürstengrube. Ce n'était pas un camp de concentration à l'époque, c'était un tout petit camp de travail. Et nous sommes arrivés là alors qu'il y avait une, deux, trois, quatre, cinq, six. Il y avait six, six baraques avec une septième au milieu. Ça, c'était tout le camp. Et ça... on était... il y avait 500 personnes dans ce camp. Et au moment de l'évacuation, on était 15 000. »⁶⁰

Lorsque Paul Halter arrive dans ce camp satellite d'Auschwitz, au début du mois d'octobre 1943, cela fait peu de temps qu'il est en fonction. À l'origine, camp de travail forcé, il a été créé à l'été 1943 près de la mine de charbon de Fürstengrube, dans la ville de Wesoła à environ trente kilomètres d'Auschwitz. C'est en février 1941 que cette mine avait été acquise par IG Farbenindustrie pour fournir du charbon à l'usine IG Farben en cours de construction à Auschwitz.

Avant l'envoi de détenus d'Auschwitz à Fürstengrube, des prisonniers de guerre soviétiques et des travailleurs forcés juifs travaillaient dans cette mine aux côtés de mineurs de métier. À partir de juillet 1943, des prisonniers transférés d'Auschwitz poursuivent la construction et l'agrandissement du camp et, au début du mois de septembre 1943, les SS commencent à y transférer des détenus d'Auschwitz pour le

⁵⁸ *Mecheln-Auschwitz, 1942-1944 : La destruction des Juifs et des Tsiganes de Belgique*, t. 1, p. 303.

⁵⁹ Voir le chapitre « Les mines de charbon de l'IG Farbenindustrie », in *Auschwitz 1940-1945*, vol. II, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, p. 121-123 et les sites web (consultés en septembre 2025) : <https://www.auschwitz.org/en/history/auschwitz-sub-camps/frstengrube/>
<https://encyclopedia.ushmm.org/content/en/article/auschwitz-fuerstengrube>
<https://subcamps-auschwitz.org/auschwitz-subcamps/arbeitslager-furstengrube>

⁶⁰ [Fichier 2_00 :42 :07 - 00 :43 :07].

travail dans les mines. Les Juifs polonais constituent le groupe le plus nombreux, mais il y a également des Juifs originaires d'Allemagne, d'Autriche, de France, de Belgique, des Pays-Bas, de Tchécoslovaquie, de Hongrie et de Grèce.

Les détenus d'Auschwitz envoyés à Fürstengrube sont affectés à l'extraction du charbon dans la mine d'origine appelée *Altanlage*, mais également à la construction de la nouvelle mine – *Neuanlage* – qui devait permettre d'augmenter la production de charbon à l'avenir. Paul Halter fait en sorte d'être sélectionné pour travailler dans l'ancienne mine :

« Alors il y avait deux mines principales. Il y avait la mine de charbon en activité, qui était une mine peu profonde, une mine à 80 mètres de profondeur. Et il y avait une mine en construction. Alors les travaux de la mine en construction, c'était assez terrible parce qu'ils travaillaient sous eau. Il y avait de l'eau, des ruissellements d'eau continus. Alors ça, été comme hiver. Ils revenaient... ils revenaient complètement trempés des pieds à la tête, et ils mouraient comme des mouches, de pneumonie... Moi, je n'ai jamais été dans cette mine-là. Parce que j'ai eu une prescience comme ça, au moment où je suis arrivé au camp. Comme on venait de Belgique, ils ont demandé si, parmi nous, il y avait des gens qui avaient travaillé à la mine en Belgique. Alors moi, immédiatement, j'ai réagi en me disant "tiens, la mine : climat continental, il y a toujours la même température dans les mines. Le climat continental, il fait chaud en été, il fait froid en hiver". Bon, j'avais appris ça à l'école [...] C'est grâce à l'instruction que je suis encore ici, parce qu'au moment où on a demandé des gens qui avaient travaillé à la mine, étant issus de Belgique, j'ai été un des premiers à lever le bras et je crois que ça a été à la base de ma survie pendant toute la période que j'ai passée dans ce camp qui s'est avéré être un des plus mauvais camps qui ait existé dans la région. »⁶¹

Malgré tout, le travail dans l'ancienne mine est particulièrement difficile et dangereux en raison de la faible hauteur des galeries et de l'abondance d'eau. Les prisonniers ne reçoivent pas de vêtements de protection adéquats et sont exposés aux mauvais traitements. Ils sont répartis en trois équipes : celle du matin (à partir de 5 heures), de

⁶¹ [Fichier 2_00 :43 :18 - 00 :44 :24] et [Fichier 3_00 :00 :05 - 00 :00 :45].

jour et l'équipe de nuit (de 21 heures à 5 heures du matin). Paul Halter fait partie de l'équipe de nuit :

« J'ai passé quasi toute ma captivité à la mine et comme j'étais un mineur patenté, bon, on m'a mis tout de suite dans l'équipe de nuit. C'était la Nachtschicht. Les Schichten, ce sont des équipes. L'équipe de nuit était chargée de l'entretien du matériel, du creusement des galeries, de l'entretien des voies de chemin de fer et du boisage des galeries. Ce qui était très spécialisé. Mais comme j'étais jeune et fort... Au début, j'ai fait des imbécilités et des gaffes, mais les mineurs polonais m'ont bien aidé et après quelques jours, j'avais compris comment il fallait faire. Au début, on se demandait... on se mettait à dix pour remettre un wagonnet sur les voies, un wagonnet rempli de charbon, ça faisait 500 kilos. Eh bien, on n'était pas assez de dix pour le mettre sur les voies. Après huit jours, je le remettais tout seul sur les voies. Ce qu'un mineur polonais faisait aussi d'ailleurs. Il m'a montré comment on faisait. C'était très simple. C'était très facile. Il suffisait de se mettre dans une bonne position, de se mettre dos contre le wagonnet, de l'attraper par dessous et de le soulever d'un coup de reins. Il se remettait les deux roues se remettaient sur la voie. Et puis on faisait la même chose de l'autre côté. Ça durait deux minutes et le wagonnet était sur les rails. La même chose, c'était pour pelleter le charbon. On avait des immenses pelles qui prenaient au moins dix kilos d'un coup, si ce n'est pas plus. Alors pour soulever une pelle comme ça, si on ne sait pas pelleter, eh bien j'aime autant vous dire que ce n'est pas faisable. On crève tout de suite. Au début, je peinais, j'étais mort, je n'en pouvais plus, j'avais des bras gonflés, mes muscles étaient vraiment dans un état tétanique. Et bien tout d'un coup, les mineurs ont commencé à me trouver sympathique et ils trouvaient que j'étais bien. Alors ils m'ont montré comment il fallait tenir une pelle. À l'heure actuelle encore, je sais tenir une pelle. »⁶²

Lorsqu'ils ont accompli leurs heures de travail dans la mine, les détenus ramenés à la surface sont alignés en une seule colonne, comptés, puis escortés jusqu'au camp par les gardes SS. Toute défaillance pendant la marche est punie par des « exercices » au retour. Arrivés au camp, les prisonniers ont droit à une douche, un repas et normalement du

⁶² [Fichier 3_00 :05 :44 - 00 :07 :45].

repos bien que dans les faits ils sont souvent contraints d'effectuer des travaux supplémentaires pour agrandir le camp.

Seules quelques évasions et tentatives d'évasion du sous-camp de Fürstengrube sont connues. Gabriel Rothkopf, un Juif polonais, s'est évadé dans la nuit du 18 au 19 décembre 1943, alors qu'il revenait du travail dans l'ancienne mine. En réponse, le commandant du camp⁶³ a personnellement abattu un groupe de prisonniers choisis au hasard devant leurs camarades et a laissé leurs corps sur la cour d'appel jusqu'au retour de l'équipe suivante. Paul Halter évoque cet épisode dans l'extrait qui suit, ainsi que les conditions de vie au camp et à la mine :

« Alors, le matin, quand on est rentré après cette évasion, je crois que c'est une chose intéressante à raconter, c'est qu'on est arrivé... D'abord, on est arrivé... C'était l'hiver, il faisait très froid. Il gelait à pierre fendre. Quand nous sommes arrivés sur le carreau de la mine, on était mouillé parce que l'eau qui s'infiltrait, ça mouillait. Et puis on devait attendre. On attendait cinq, parfois dix minutes, un quart d'heure que les SS s'amènent pour nous emmener. Et on était sur le carreau de la mine. Ce sont des plaques de tôle, des tôles avec des marques dedans enfin. Bon et bien, au moment où on se mettait en route, on n'arrivait pas à se détacher du sol tellement ça gelait à pierre fendre. Et quand on arrivait enfin à arracher ses pieds du sol, les articulations commençaient à craquer. Les genoux étaient gelés, les vêtements étaient gelés et tout ça était gelé. Et on ne survivait que parce qu'on avait mis des journaux entre nos vêtements et notre corps nu. Enfin, ça nous protégeait du froid. Alors on s'est remis en route comme ça. On marchait comme des automates, on est arrivés au camp. C'était encore la nuit et à l'entrée dans le camp, on nous a fait faire le tour de la place d'appel. Il y avait la place d'appel à l'entrée du camp et on a failli marcher... il y avait dix cadavres qui étaient allongés sur le sol. À la suite de la fuite, ils avaient réuni et fait un appel général au camp et ils avaient pris au hasard dix personnes... dix détenus et ils les avaient descendus devant tous les autres. Et les corps étaient toujours là. On les avait laissés. Ils étaient complètement gelés. C'était vraiment des blocs de glace, plein de sang hein bon. Et nous avons dû les enjamber, etc. avant de nous rendre à la douche, parce que nous étions des mineurs, on rentrait, on avait

⁶³ À ce moment (de septembre 1943 à avril 1944), le commandant du camp est le SS-Hauptscharführer Otto Moll.

plein de charbon partout, on était noirs des pieds à la tête, de la poussière de la mine. Ce n'est pas pour rien qu'on attrape la silicose à la mine. Et on avait droit à des douches chaudes, mais on devait aller se déshabiller dans le bloc, enlever ses affaires de travail, prendre sa serviette et son bout de savon parce que ça nous avions droit. C'était la mine qui nous donnait ça et on devait courir, traverser tout le camp, aller au centre de la place d'appel où il y avait les douches. Et alors on passait à la douche. C'étaient des douches bouillantes [...]. Et puis on devait recourir tout nu après s'être un petit peu essuyé. On devait courir, se rhabiller dans le bloc avant d'aller se coucher. Parce que nous dormions pendant la journée. Alors le gros inconvénient de la Nachtschicht, c'était que quand ils avaient besoin d'une corvée, qu'il fallait décharger un train.... parce qu'on construisait en même temps le camp [...] chaque fois qu'on revenait du travail à la mine, on venait faire appel à nous pour aller porter des sacs de ciment de 50 kilos au pas de course parce qu'ils avaient besoin de matériaux pour travailler. »⁶⁴

Relations avec les mineurs polonais

À Fürstengrube, les déportés sont encadrés par des mineurs de métier qui travaillaient dans la mine avant la guerre. Chaque mineur a sous sa responsabilité plusieurs détenus qui doivent l'aider dans son travail. Il est avéré que les mineurs aidaient parfois des prisonniers en leur donnant de la nourriture ou en faisant passer clandestinement des messages. Maurice Goldstein⁶⁵, un autre déporté belge qui a passé quelques semaines à Fürstengrube confirme : « *les mineurs descendaient avec leur cruche, leurs bonnes tartines de graisse d'oie, de jambon ou de lard. Certains partageaient leur casse-croute avec nous, loin des SS qui restaient à la surface.* »⁶⁶ Paul Halter a eu une expérience globalement positive avec ces mineurs. Lorsqu'on lui demande de qualifier la nature des relations qu'il entretenait avec eux, il répond :

⁶⁴ [Fichier 3_00 :24 :18 - 00 :28 :08].

⁶⁵ Maurice Goldstein (1922-1996) : arrêté en même temps que son épouse, ses parents et son frère lors de la rafle du 3 septembre 1943, est déporté par le même convoi que Paul Halter. Travaille à l'infirmerie d'Auschwitz où il sera libéré le 27 janvier 1945 par les troupes soviétiques. Seul survivant de sa famille, il entame des études de médecine et deviendra chef de service à l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles. Il deviendra président du Comité international d'Auschwitz (1977-1996).

⁶⁶ Maurice Goldstein, *Chronique d'un rescapé d'Auschwitz : Un médecin belge né en Pologne*, Bruxelles, Mémoire d'Auschwitz ASBL – Fondation Auschwitz, 2016, p. 70.

« Elles étaient très... très relatives puisqu'on ne parlait quasi pas la même langue. Ils parlaient le polonais. Moi je parlais, je baragouinais l'allemand. Mais on s'entendait bien. Ils étaient en tout cas très chouettes avec nous. Sauf un avec lequel j'ai eu des démêlés. [Ils savaient que tu étais déporté et que tu étais juif ?] C'est évident, parce qu'on leur attribuait un certain nombre de types pour les aider. Donc eux, ils servaient à ce moment-là de contremaître. Et ils nous voyaient, nous étions en uniforme de bagnard, nous. On n'avait pas de protection, on n'avait pas de costume spécial pour aller à la mine. Ce qu'on avait reçu, c'était un casque de mineur. On avait reçu aussi une lampe de mineur. »⁶⁷

[...]

« Je trouve que les mineurs ont été très chouettes. Moi, j'en ai eu un qui m'a fait passer du courrier régulièrement vers la Belgique. D'ailleurs, vous en avez des exemplaires à la Fondation. Des lettres que j'ai réussi à faire passer, où j'ai envoyé de mes nouvelles par l'intermédiaire d'un certain Monsieur Stachon Johann qui mettait les lettres à la poste à ma place et dans lesquelles moi j'écrivais à mes amis. Donc pendant tout le temps, ils ont reçu des lettres et moi j'ai reçu des lettres aussi. Et certains colis, que malheureusement je n'ai pas reçus. M'enfin moi ce qui était important c'était de recevoir des nouvelles. »

[Toi, tu as reçu des lettres ?]

« J'ai reçu... moi, j'ai reçu des lettres là-bas par l'intermédiaire du mineur. C'était un type qui était extraordinaire. »⁶⁸

Quelques-uns de ces courriers envoyés de Haute-Silésie par Paul Halter sont conservés, en effet, dans les archives de la Fondation Auschwitz. Sur l'une des enveloppes, on peut voir que le courrier était adressé à une certaine « Fräulein H. Weckx ». Vérification faite dans un annuaire bruxellois de 1939, il y a bien une « H. Weckx, professeur d'éducation physique » à l'adresse indiquée sur l'enveloppe. Dans ses mémoires publiées en 2004, Paul Halter évoquera son amie Hermine à qui il écrivait depuis Fürstengrube : « une kiné, qui a beaucoup fait pour les Juifs. »⁶⁹

⁶⁷ [Fichier 3_00 :07 :45 - 00 :08 :25].

⁶⁸ [Fichier 3_00 :17 :40 - 00 :18 :27].

⁶⁹ Paul Halter, *op. cit.*, p. 87.



Mais il arrive aussi que les choses ne se passent pas aussi bien entre les mineurs et les détenus. Paul Halter explique qu'à un moment donné il a eu maille à partir avec un mineur qui faisait preuve de bien moins de sollicitude, mais heureusement sans conséquences pour lui. Maurice Goldstein de son côté n'a pas eu la chance d'être associé à un mineur bienveillant à son égard. Les mineurs polonais étaient payés à la journée, mais aussi au rendement. « *Le mineur que j'étais chargé de seconder ne partageait rien avec moi. De plus, qui diminuait son rendement ? Moi* » explique Maurice Goldstein : « *En quelques jours, il s'est rendu compte que j'étais un minable compagnon de travail et il est allé se plaindre [...]* Un SS et un Kapo sont donc descendus dans la mine. Le Kapo parlait polonais avec le mineur. La sentence a été rapidement exécutée : vingt-cinq coups de planche de soutènement sur les fesses. Je suis rentré au camp aidé par des camarades. »⁷⁰ Maurice Goldstein sera finalement renvoyé à Auschwitz où il parviendra à travailler à l'infirmerie du camp. Paul Halter et lui se retrouveront sur les routes du retour à la fin de la guerre.

⁷⁰ Maurice Goldstein, *op. cit.*, p. 70.

Augmenter ses chances de survie

Recevoir des lettres de Belgique, pouvoir garder ce lien avec la vie d'avant, avec le monde non concentrationnaire, a sans nul doute été un des éléments qui a aidé Paul Halter à tenir le coup moralement. De même que ses capacités d'adaptation. Pour survivre dans les camps, il faut pouvoir mettre toutes les « chances » de son côté. En faisant en sorte d'être affecté à l'ancienne mine, Paul Halter a augmenté ses chances de survie. Il s'est assuré un travail à l'abri des intempéries et qui lui permet d'échapper à la surveillance et à la violence des SS ou des *Kapos* puisque ceux-ci ne descendaient normalement pas dans les mines.

Pour augmenter ses chances de survie, il faut aussi trouver le moyen d'obtenir un surplus de nourriture. S'alimenter suffisamment est évidemment un problème vital, les maigres rations ne permettant pas de rester en vie bien longtemps. Les rations alimentaires distribuées aux détenus de Fürstengrube sont largement insuffisantes compte tenu du travail physique qu'ils doivent fournir. Le déjeuner est généralement composé d'une soupe, principalement de chou. Le dimanche, on y ajoute un peu de viande. Le dîner se compose d'une portion de pain avec de la margarine et d'une tranche de saucisson ou d'une cuillerée de marmelade.

Paul Halter a pu obtenir un peu de nourriture de la part du mineur polonais avec qui il travaillait. Mais il a surtout développé une autre stratégie en parvenant à « organiser » un petit trafic :

« Alors, il y a un aspect aussi de ma captivité qui m'est tout à fait spécifique, c'est que depuis le début, moi, je m'étais organisé un petit matériel d'horloger. Mon père avait eu l'intelligence de m'apprendre un peu le métier et je savais réparer une montre. Et je réparais des montres pour les mineurs, les mineurs qui avaient une montre. Et ça s'était vite répandu. Ils avaient appris qu'il y avait un horloger et alors on m'appelait le Uhrmacher (l'horloger), les Kapos me trouvaient du travail. Même les SS me donnaient des trucs à réparer, tu comprends, des montres à réparer. Alors en général, comme c'étaient des travailleurs qui travaillaient à la mine, elles étaient sales. C'étaient des

poussières de charbon qui bloquaient le tout. C'étaient des montres de poche qu'ils avaient. Or, les montres de poche, c'est presque un réveil tellement c'est gros. Donc on arrivait à réparer ça. Et alors on était ingénieux. J'avais fait des tournevis avec des clous dont j'avais limé la pointe, avec lesquels je pouvais dévisser et démonter les montres. Je les nettoyais bien. Je m'étais organisé un petit peu d'alcool et d'essence rectifiée, de manière à ce que je puisse faire tout ça.⁷¹ »

Enfin, un dernier aspect que nous souhaitons mettre en avant comme facteur de survie est la solidarité qui existe parfois entre détenus. Malgré la violence et la terreur permanente, les déportés cherchent à s'entraider, en se soutenant moralement, mais également en partageant de la nourriture. Cette solidarité, qui est une forme de résistance au système concentrationnaire, permet aux déportés de maintenir leur humanité dans un système conçu pour la détruire.

À Fürstengrube, Paul Halter s'est rapproché de deux autres déportés eux aussi originaires de Bruxelles, Haïm Vidal Sephiha⁷² et un certain Harry, avec lesquels il tisse des liens privilégiés. Haïm Sephiha explique lui aussi comment il obtenait un supplément de nourriture et comment ces trois-là mutualisaient leur « butin » :

« Je me suis retrouvé avec l'équipe de Paul, la Nachtschicht. C'est comme ça que j'ai connu Paul. À ce moment-là, Paul, Harry et moi, nous nous trouvions dans le même châlit. C'étaient des châlits de trois étages. Et chacun de nous, rapportions quelque chose. Bon, chacun rapportait du charbon. Le charbon, ça servait à chauffer le poêle du baraquement. Mais un certain moment... en revenant de la mine, il y avait les douches bien organisées qui se trouvaient en face des cuisines. Et le chef des douches, qui était un kapo, un jour demande quelqu'un pour nettoyer les douches. Je me présente. Il fallait simplement enlever la poussière de charbon avec un jet d'eau. Et pour cela, je recevais trois ou quatre pommes de terre. Et je ramenaï les pommes de terre à Paul et Harry. Quand les SS avaient besoin d'un corps de métier, ils

⁷¹ [Fichier 3_00 :28 :08 - 00 :30 :06].

⁷² Haïm Vidal Sephiha (1923-2019), déporté avec le XXII^e convoi de Malines. Après la période de quarantaine à Auschwitz, il intègre le commando de Fürstengrube. En janvier 1945, il fait la « Marche de la mort », jusqu'au camp de Gleiwitz, ensuite transporté par train jusqu'au camp de Dora. Il sera encore évacué vers Bergen-Belsen d'où il sera libéré par les troupes britanniques en avril 1945.

criaient par exemple "Ist da ein Buchbinder ?" ⁷³. Harry qui était relieur de métier s'est présenté [...] Paul, lui il réparait les montres des SS. Mais attention chacun de nous, c'était en travaux supplémentaires. Les travaux de la mine, on devait les faire. Autrement dit, on prenait sur notre sommeil, mais ça nous permettait quand même d'avoir... Lui, il recevait du pain, Harry de la farine et moi des pommes de terre. Et on se partageait tout ça. » ⁷⁴

Ainsi Paul Halter a survécu aux dures conditions du camp de Fürstengrube, contrairement à beaucoup d'autres. Les maladies les plus fréquemment signalées étaient : phlegmon, ulcères, fractures des membres, maladies gastriques, rhumatismes et maladies rénales. Environ deux à trois prisonniers mouraient chaque jour à l'hôpital du camp. Il y avait également des tentatives de suicide. Pour la période du premier semestre 1944, les statistiques de décès partiellement conservées révèlent qu'au moins 400 prisonniers malades ou épuisés ont été envoyés à Birkenau après sélection et que 76 prisonniers sont morts dans le sous-camp lui-même au cours du second semestre de la même année.

La liquidation de Fürstengrube

Paul Halter restera toute sa captivité, c'est-à-dire du mois d'octobre 1943 jusqu'au mois de janvier 1945 au camp de Fürstengrube lorsque celui-ci sera évacué.

À partir de l'été 1944, le Reich subit les grandes offensives lancées par les Alliés. À l'Est, Majdanek est le premier grand camp libéré par les Soviétiques au mois de juillet 1944. Devant l'arrivée imminente de l'Armée rouge, Auschwitz-Birkenau et les camps satellites, dont Fürstengrube, sont évacués de la majorité de leurs détenus. La liquidation du complexe d'Auschwitz-Birkenau par les SS commence à l'automne 1944. Le camp est progressivement vidé de ses prisonniers, transférés dans d'autres camps du centre de l'Allemagne. La liquidation du sous-camp de Fürstengrube s'est également déroulée en plusieurs étapes. Entre septembre et décembre 1944, plusieurs contingents de prisonniers polonais et soviétiques sont transférés à Auschwitz, mais également à

⁷³ Relieur.

⁷⁴ Interview Fondation Auschwitz 140/ Fortunoff hvt. 4079, 19.01.1998 [Fichier 2_00 :38 :15 - 00 :41 :25].

Flossenbürg, Buchenwald ou Mauthausen. Le 17 janvier 1945, il restait 1 283 prisonniers, principalement juifs, dans le camp de Fürstengrube.

L'évacuation générale du complexe d'Auschwitz-Birkenau a lieu les 17 et 18 janvier 1945, les SS entraînent sur les routes 58 000 détenus dans une « Marche de la mort ». Le lendemain, le 19 janvier, les prisonniers de Fürstengrube sont encore emmenés normalement au travail, mais dans l'après-midi la plupart d'entre eux sont ramenés au camp. Un appel est organisé au cours duquel le commandant du camp leur annonce que celui-ci va être évacué. Au même moment, dans le bureau du camp, les SS brûlent les documents du camp. Après l'appel, les détenus reçoivent trois quarts de pain et un peu de confiture. Ils peuvent également aller se procurer une couverture dans le magasin du camp. La première colonne de détenus commence à quitter Fürstengrube vers 21 heures. Le froid intense et les routes verglacées rendent la marche difficile. Les SS tuent tous ceux qui tombent. Dans la soirée du 20 janvier 1945, les détenus de Fürstengrube, parmi lesquels Haïm Sephiha, atteignent le sous-camp de Gleiwitz, où ils rejoignent les prisonniers d'Auschwitz III-Monowitz.

Paul Halter décide lui de ne pas faire cette marche et parvient à s'y soustraire en restant avec les malades du camp. Au moment de l'évacuation, environ 250 prisonniers souffrants, incapables de marcher, restent à l'infirmerie du camp :

« J'ai choisi d'être hospitalisé pour rester au camp. Parce que je me suis dit moi, je ne pars pas avec un mètre cinquante de neige par moins 25 degrés, faire des marches à pied. J'étais en très bon état parce que de toute façon je suis quelqu'un qui ne mange pas beaucoup, je n'ai pas besoin de beaucoup manger et j'étais en bon état physique finalement pour quelqu'un dans un camp de concentration, c'était pas mal. Et j'ai décidé de ne pas partir [...] Il y avait deux médecins qui sont restés et deux ou trois infirmiers sont restés avec tous les malades. Il y avait trois ou quatre cents malades qui sont restés dans ce camp. Et alors les médecins m'avaient demandé à moi avec... Je crois qu'on était neuf en tout, des gens qui avaient fait le même choix de rester au camp et qui étaient en bon état et qu'ils avaient hospitalisés en disant qu'ils étaient malades. Et c'est nous qui avons organisé, réorganisé la cuisine, enfin tout ce qu'il y

avait à remettre en route dans le camp pour assurer la survie des malades. Et ça a duré à peu près quinze jours. Pendant quinze jours, nous avons fait tourner le camp. [Sans plus d'Allemands ?] Au début, il y avait les Volkssturm qui nous gardaient. C'étaient des vieux Silésiens avec leurs vieux fusils de chasse qui nous gardaient. Et puis, un beau jour, ils ont disparu [...] Et puis deux jours ou trois jours après, tout d'un coup, j'étais... Je somnolais dans un des blocs. J'avais fait mon tour de garde. On avait mis les gardes dans les miradors. Et j'ai été réveillé par des soldats allemands qui enfonçaient toutes les portes et qui disaient "Alle rauss", tout le monde dehors, appel, etc. Et ils ont foutu tous les malades, tout le monde dehors. Et alors, en rang par cinq. Et puis j'ai entendu le Feldmarechal, ou le lieutenant je ne sais pas quoi, qui disait : "Préparez les mitrailleuses". "Oh là là", j'ai dit "maintenant, ça va mal... Moi, je ne reste pas ici dedans." Alors je me suis faufilé à travers les rangs de tous les types là, et je suis rentré dans le bloc et j'ai sauté par une fenêtre arrière du bloc et j'ai creusé une galerie dans la neige jusqu'à un des miradors. Et je suis monté dans ce mirador. Et ce mirador avait des fenêtres tout autour [...] Alors finalement... je me suis lancé à travers les carreaux vers l'extérieur. Et juste à ce moment-là, il y avait les patrouilles qui venaient derrière. Enfin bon, tout ça c'est anecdotique, mais c'est vécu. Et je suis retombé dans la neige de l'autre côté et j'ai fui comme un lapin évidemment. »⁷⁵

Cela se passe le 27 janvier, vers 16 heures, une douzaine de SS pénètrent dans le camp et assassinent les prisonniers malades en tirant à l'arme automatique sur les baraquements et en lançant des grenades à l'intérieur. Certains prisonniers sont brûlés vifs à l'intérieur des baraquements de l'hôpital. Seule l'arrivée soudaine des troupes soviétiques contraint les SS à fuir, épargnant ainsi une douzaine de prisonniers qui étaient parvenus à se cacher. Des mineurs polonais les ont pris en charge après la libération. Un employé de la mine qui était présent après les faits rapporta qu'ils avaient enterré 239 corps.

⁷⁵ [Fichier 3_00 :39 :30 - 00 :44 :24].

Rapatriement et retour en Belgique

Paul Halter rejoint les lignes russes et croise de jeunes soldats mongols qui l'accueillent, lui et deux autres rescapés du massacre, et leur font comprendre qu'ils doivent aller à Cracovie libérée quelques jours auparavant. Là, Paul Halter apprend qu'il y a une mission de rapatriement française à Lublin. Par ses propres moyens, en faisant étape dans les villes polonaises, transporté dans des camions soviétiques, dormant dans des fermes, il parvient à atteindre Lublin :

« Et tout le long du chemin que nous avons fait entre Lublin et Fürstengrube, et bien tout le long des réverbères, mon vieux, et des arbres, il y avait des SS qui étaient pendus. Ça, ça nous mettait du baume sur le cœur. Quand il en attrapait un, c'était pas de pardon, il était pendu d'office ! »⁷⁶

À Lublin, il est pris en charge par la Croix-Rouge et retrouve Maurice Goldstein. Avec d'autres anciens détenus d'Auschwitz, ils attendent une opportunité de rejoindre Odessa d'où partent des navires vers l'ouest via la mer Noire et la mer Méditerranée. Après quatre semaines d'attente enfin, un convoi ferroviaire de rapatriement à destination d'Odessa est mis sur pied par une mission française :

« Alors le train est allé jusqu'à Odessa. On a traversé toute l'Ukraine. On a traversé la Crimée. Il ne restait pas une pierre sur une pierre. Rien. Quand on s'arrêtait dans une gare, tout d'un coup, on voyait les gens qui sortaient de terre. Ils vivaient dans les caves. Tu sais, il y avait que les caves qui avaient survécu et ces gens vivaient dans les caves. Et alors, le train s'arrêtait, le train s'arrêtait parce qu'on devait avoir un peu à boire des boissons chaudes ou du ravitaillement. Il s'arrêtait dans les gares. Et alors, on nous donnait du ravitaillement. Et on est arrivés à Odessa. Là, on nous a parqués dans une école. »⁷⁷

À Odessa, grand port de la mer Noire, les rescapés sont rassemblés et hébergés dans une école abandonnée gérée par des militaires français et russes en attendant de pouvoir

⁷⁶ [Fichier 3_00 :45 - 00 :01 :09].

⁷⁷ [Fichier 3_01 :00 :16 - 01 :00 :38].

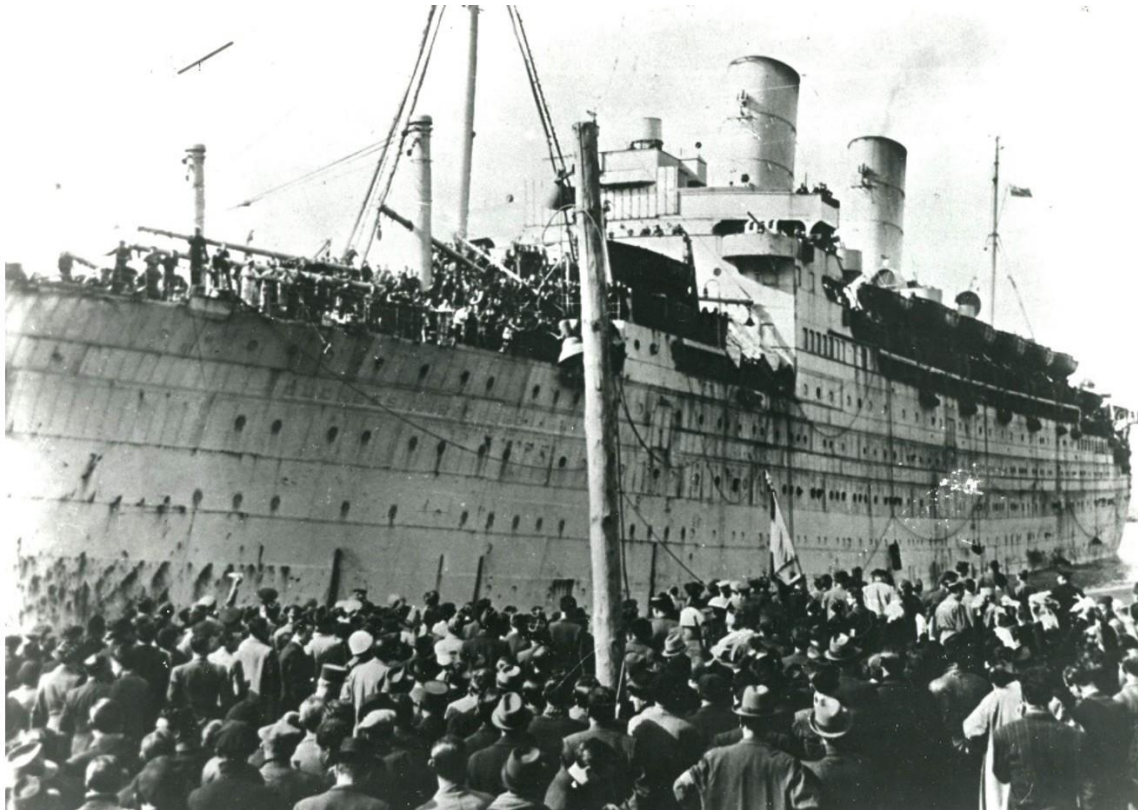
embarquer sur un navire. Après quinze jours, Paul Halter monte à bord d'un navire de transport de troupes de la Royal Navy qui ramène principalement des prisonniers de guerre, mais qui embarque également quelques rescapés d'Auschwitz, dont Maurice Goldstein et quelques autres⁷⁸. « *Nous sommes une vingtaine de rescapés d'Auschwitz. Il y a également une douzaine de femmes qui viennent d'un camp près de Königsberg* »⁷⁹ écrira Maurice Goldstein. La traversée dure une semaine :

« Et alors... oui, il y a eu la traversée de la mer Égée où il y avait toutes les heures une alerte au sous-marin. C'était en pleine guerre. Il y avait tout le temps des alertes, alors on devait se précipiter, on devait mettre un gilet de sauvetage, se placer près de telles chaloupes, etc. C'était organisé continuellement. Nous avions le droit de circuler sur les ponts supérieurs et d'aller dans tout le bateau. Ce qui fait qu'on descendait dans les cales et les prisonniers de guerre français, eux, ils avaient des hamacs dans les cales, donc ils dormaient comme des harengs saurs dans leurs hamacs en dessous. Mais ils n'avaient pas le droit de monter. Il y avait des sentinelles, tu sais, à chaque échelle qui laissait passer personne. Alors nous, on a eu vraiment un retour extraordinaire. Alors en dehors de ces alertes, il n'y a pas eu.... rien de spécial à bord, si ce n'est que c'était vraiment le paradis après... après l'enfer. »⁸⁰

⁷⁸ En réalité, dans la zone soviétique, peu de déportés occidentaux ont eu l'opportunité d'embarquer sur les rares navires. La plupart devront attendre le mois de juin 1945, lorsque les Soviétiques ouvrent la ligne de démarcation qui sépare leur zone de celle des Américains et des Britanniques, permettant ainsi que le rapatriement s'effectue par voie de terre et non plus par mer.

⁷⁹ Baron Maurice Goldstein, *op. cit.*, p. 174.

⁸⁰ [Fichier 4_00 :04 :33 – 00 :05 :25].



Arrivée à Marseille du navire sur lequel se trouve Paul Halter.

© Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes

Le bateau sur lequel se trouve Paul Halter accoste à Marseille le 5 avril 1945. Après quelques semaines passées en France notamment chez un oncle qui vit à Paris, Paul Halter décide de rentrer à Bruxelles à la fin du mois d'avril 1945.

Il se rend à la maison de ses parents, mais celle-ci est occupée par une famille juive :

« Alors moi, je suis retourné voir la maison dans laquelle... qui était notre maison et dans laquelle j'ai trouvé installée une famille de Juifs qui s'était cachée, qui s'était cachée à Berchem et qui avait reçu de la commune la maison en location. Et qui, immédiatement, quand ils ont appris que j'étais revenu des camps, etc., ils se sont mis à chercher et ils ont trouvé une autre maison et ils m'ont immédiatement laissé la maison. Ils m'avaient déjà donné une chambre en disant "tu peux déjà loger là." Je ne les connaissais pas ces gens. C'étaient les Perl. Mais vraiment des gens très très bien [...] J'apprends ce qu'était devenue la maison pendant la guerre. Il y avait un commissaire collabo qui s'était installé dans la maison et qui ensuite... j'ai même encore son sabre. J'ai retrouvé son sabre dans la maison. Le sabre d'un commissaire de police. Et ensuite, il a mis un flic là-dedans quand lui, il a quitté à la Libération.

Donc, c'était un flic qui s'était installé là et qui a été limogé de la police aussi. Qui avait malmené la maison, la maison était dans un très mauvais état. Elle avait été remise un petit peu en état par les Perl, mais qui l'ont abandonnée directement quand moi je suis revenu. Et alors là, j'ai commencé à prendre des contacts avec les uns, avec les autres, et notamment avec Solidarité et avec le Front de l'Indépendance [...] Alors on m'a demandé d'aller assurer des permanences au centre d'accueil qui se trouvait près de la rue Gaucheret, dans ce quartier-là. Je me rappelle plus exactement le nom. Et c'est là que j'ai rencontré Paule et qu'on ne s'est plus jamais quittés. Elle travaillait là pour essayer de trouver des logements pour ceux qui revenaient des camps et alors, ou bien pour caser les gosses, etc. Et moi, je venais donner des informations. »⁸¹

Démunis, isolés, les survivants juifs qui rentrent des camps ne bénéficient d'aucune aide spécifique de la part de l'État belge. C'est principalement la communauté juive qui va dès lors s'organiser et se substituer à l'État pour leur fournir une aide matérielle, médicale et juridique à travers notamment l'AIVG (Aide aux Israélites Victimes de la Guerre), créée dès le mois d'octobre 1944⁸². Paul Halter y travaillera également quelques mois après être passé par Solidarité. Ce service d'aide aux familles des victimes de l'occupant pendant la guerre, Solidarité, qui est une émanation du Front de l'Indépendance, se mue à la Libération en un organisme d'entraide qui fera notamment beaucoup pour les enfants de déportés et résistants, souvent orphelins de père ou mère, ou des deux⁸³. Il existait une branche, Solidarité juive, spécifiquement destinée aux rescapés et aux familles juives.

C'est donc dans les locaux de Solidarité que Paul Halter rencontre sa future épouse, Paule Nisenbaum, qui fut cachée en Belgique durant l'Occupation et dont la maman et la sœur ont péri à Auschwitz. Après leur mariage, Paul Halter se lance dans l'importation de montres suisses grâce aux contacts qu'il avait pu renouer avec les anciens fournisseurs de son père. Parallèlement, il s'investit dans *l'Amicale belge des ex-*

⁸¹ [Fichier 4_00 :25 :15 - 00 :27 :55].

⁸² Voir Catherine Massange, *Bâtir le lendemain. L'Aide aux Israélites victimes de la guerre et le Service social juif de 1944 à nos jours*, Bruxelles, Didier Devillez, 2002.

⁸³ José Gotovitch, « Un organisme clandestin d'entraide populaire : Solidarité, Croix-Rouge du Front de l'Indépendance », in Robert Vandenbussche, *La clandestinité en Belgique et en zone interdite*, Villeneuve-d'Ascq, Institut de recherches historiques du Septentrion, 2018, p. 87.

prisonniers politiques des camps et prisons de Silésie dont il deviendra secrétaire général en 1965 et président en 1976. Il créera sur cette base, en 1980, la Fondation Auschwitz. Mais paradoxalement, cet aspect n'est presque pas abordé dans son témoignage audiovisuel. Et guère plus dans ses mémoires publiées douze ans plus tard. Il assumera avec beaucoup d'implication la présidence de la Fondation Auschwitz durant plus de trente ans jusqu'à son décès en 2013.

Quelques réflexions sur les sources orales en lien avec le témoignage de Paul Halter

À travers l'analyse d'extraits du témoignage de Paul Halter, nous avons essayé de fournir un aperçu de son vécu d'enfant d'immigrés juifs polonais à Bruxelles, de résistant, de déporté juif à Auschwitz et de rescapé de la Shoah.

Les sources orales représentent un instrument essentiel pour l'étude de la Shoah, notamment là où les archives écrites sont lacunaires ou inexistantes. Sans les témoignages de rescapés, il n'aurait, par exemple, pas été possible de se représenter ce qu'a été le camp de Fürstengrube, comment il était organisé et quel était le quotidien des déportés qui y étaient emprisonnés. Les sources orales offrent aux historiens une perspective humaine des événements vécus par les témoins directs qui livrent une description irremplaçable de la (sur)vie dans les camps. Au-delà de leur valeur pour la recherche historique, les témoignages filmés sont appelés à jouer un rôle crucial dans la transmission de la mémoire de la déportation, en rendant ces récits accessibles pour les générations futures.

Si les témoignages oraux sont complémentaires aux documents pour comprendre l'entreprise d'extermination et de la vie concentrationnaire, de la même façon, ils sont indispensables pour éclairer ce qu'était la Résistance qui par essence était clandestine et n'a laissé que très peu de traces écrites.

Néanmoins, les historiens ont montré combien les sources orales devaient être mises en perspective et faire l'objet d'un travail critique. L'analyse du témoignage de Paul Halter nous a permis de mettre en évidence les deux critiques majeures qui sont faites à l'égard des témoignages. D'une part la question de la fiabilité de la mémoire et d'autre part le biais dû à la relation entre intervieweur et interviewé.

La mémoire est sélective, dépendante du contexte d'énonciation, soumise à des variations dans le temps, à des occultations, mais aussi à des reconstructions ou parfois à des inclusions d'événements que le témoin est convaincu d'avoir vécus. Comme tout témoignage, celui de Paul Halter doit être contextualisé et soumis à la critique historique

notamment en le confrontant à d'autres sources : à des sources écrites, comme nous l'avons fait concernant ses activités de résistant ou la date de son incarcération à la caserne Dossin, ou à d'autres sources orales, en l'occurrence les témoignages d'autres rescapés (Maurice Goldstein et Haïm Sephiha) du camp de Fürstengrube.

De la même manière qu'il faut tenir compte de l'instabilité de la mémoire, il faut prendre en compte également le biais causé par la relation entre les personnes. La relation entre l'intervieweur et l'interviewé influence profondément la manière dont le témoin livre son témoignage. L'intervieweur n'est pas neutre : il guide et oriente le récit concrètement par ses questions, mais il l'influence aussi par tout ce qui se joue de manière inconsciente entre les différents « acteurs » de l'interview. La nature de la relation, mais également le cadre et le contexte de l'interview impactent inévitablement le contenu du témoignage et le sens donné à son récit par le témoin.

Pour illustrer ces aspects, revenons sur un point du témoignage de Paul Halter. À la fin de celui-ci, il explique qu'à son retour des camps, il n'a pas souhaité reprendre des études universitaires :

« Et je décide de me marier. Bon, alors évidemment, ça a tout à fait changé le cours de ma vie puisque j'étais en Philosophie et lettres et que... J'aurais pu, par exemple, terminer le Droit en deux sessions. C'est ce qu'on m'a soumis d'ailleurs, et j'ai eu l'occasion... J'ai eu des copains qui l'ont fait. En deux années, ils ont terminé leurs études et ils ont ensuite occupé des fonctions importantes. Mais moi, j'étais vraiment trop décidé à vivre ma vie immédiate. Je voulais absolument vivre tout de suite quelque chose. »⁸⁴

Or, dans une interview réalisée par la Fondation Auschwitz quelques années plus tard dans le cadre du programme d'enregistrement intitulé « Cycle II »⁸⁵ qui avait pour but d'interroger la mémoire, Paul Halter donne une version quelque peu différente. Il y explique qu'il s'était réinscrit à l'ULB quelque temps après son retour de déportation, mais qu'il n'a pas réussi tous ses examens et a dès lors décidé d'abandonner l'université pour se lancer dans la vie professionnelle. Deux éléments, parmi d'autres, peuvent

⁸⁴ [Fichier 4_00 :38 :50 - 00 :39 :30].

⁸⁵ Réalisée le 21.03.2000.

expliquer la différence de discours : cette seconde interview ne se fait plus dans le cadre du projet international Fortunoff et elle n'a pas été réalisée, contrairement à la première, au sein de l'université où il n'a pu poursuivre son cursus. L'on voit ici l'influence du contexte, mais également de l'idée que le témoin se fait de l'enjeu de son témoignage. Il y a également la volonté de donner une image cohérente de soi. Pour Hélène Wallenborn, il n'est pas rare que des témoins soient amenés à certaines incohérences pour maintenir l'identité qu'ils proclament⁸⁶.

Tout au long de son témoignage, Paul Halter donnera une image de lui à l'opposé de quelqu'un qui abandonne. L'on est face à une personne qui apparaît comme proactive, engagée, déterminée à vivre, s'adaptant aux différentes situations, faisant preuve d'initiative et de leadership, entre autres. Les éléments qui constituent le témoignage de Paul Halter font apparaître une identité narrative antifasciste. Les trois grandes interprétations de la déportation qui ont cours depuis la fin de la guerre étant la mémoire communautaire juive, la mémoire antifasciste et la mémoire patriotique⁸⁷. Le récit de Paul Halter s'inscrit clairement dans la mémoire antifasciste. Les antifascistes se décrivent comme des gens qui se sont engagés très tôt dans la lutte contre le fascisme, utilisent un vocabulaire « de combat » et prolongent cet engagement à leur retour des camps.

=Si l'identité juive n'est pas absente de son récit (évocation du Bund, inscription au registre des Juifs, port de l'étoile de David par ses parents, etc.), elle est au second plan. Ici également, l'on peut voir l'influence des intervieweurs qui ne posent pratiquement aucune question en rapport avec la judéité du témoin. Heureusement, la personne qui sera engagée par la Fondation deux ans plus tard pour mener les entretiens sera beaucoup plus portée sur cet aspect dont il était préjudiciable de faire l'impasse dans le cadre de témoignages de rescapés de la Shoah.

Chez Paul Halter, c'est donc l'identité antifasciste qui est clairement revendiquée, et ce depuis les origines – c'est l'un des seuls aspects de son enfance qu'il met en avant – jusqu'au jour du témoignage. En effet, lorsque l'intervieweur lui demande comment il pourrait conclure son expérience de la déportation, Paul Halter répond :

⁸⁶ Hélène Wallenborn, *op. cit.*, p. 141.

⁸⁷ Hélène Wallenborn, *op. cit.*, p. 136.

« Il y a des conclusions que j'ai prises il y a vingt ans, il y a des conclusions qui sont devenues différentes dix ans après. Et actuelles, que je n'ai pas le droit de décrocher et qu'il faut absolument que je continue à militer et qu'il faut absolument faire face à tout ce qui se passe, qu'on ne peut pas rester indifférent et se dire qu'on en a assez fait et laisser tomber les bras. Ça, c'est une chose impossible parce que tant que j'aurai un souffle de vie, je me battrai pour que de telles situations ne se reproduisent pas. Et je crois que c'est un devoir pour tous ceux qui ont survécu à ces camps et qui vivent encore. »⁸⁸



Birkenau. 2002.

© Fondation Auschwitz



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁸⁸ [Fichier 4_00 :20 :41 - 00 :31 :10].